



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

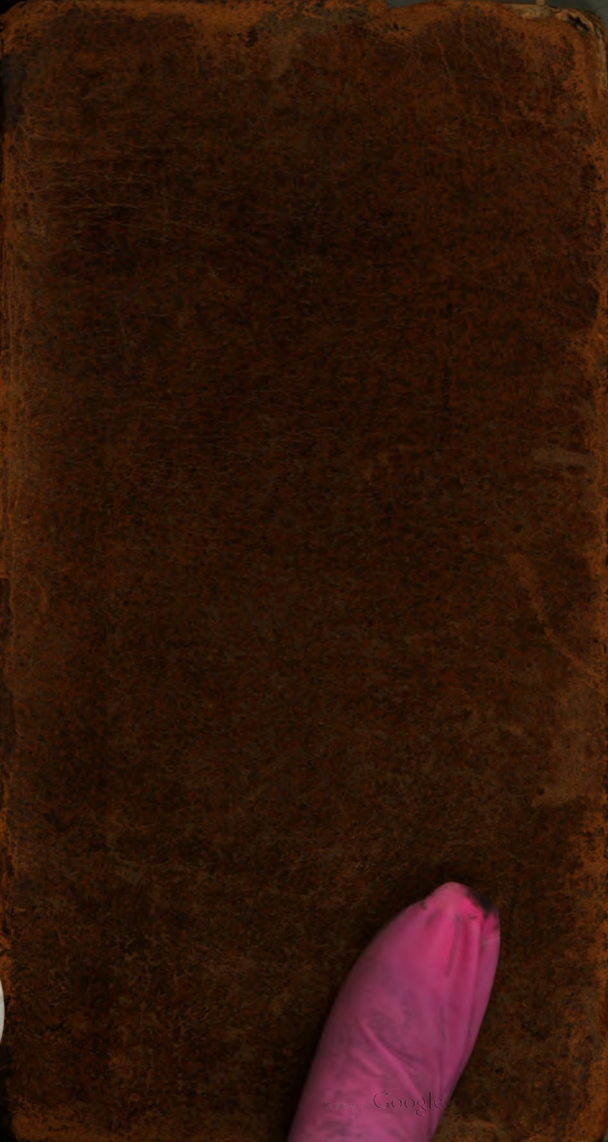
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



me.
R. P. Claudius Franciscus Menestrier So-
cietatis J E S U Bibliothecam Colle-
gii Lugdunensis S S Trinitatis pio hoc
munere locupletavit.

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Colleg. Lugd. St. Trinit. soc.

SEPTEMBRE 1695.

Table cat. inser.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere au Mercure Galant.

M. DC. XCV.

Avec Privilege du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1917

1917

1917

1917

1917

1917

1917

1917

1917



T A B L E.

P

Retude

*Lettre contenant l'origine des Tour-
nois, des Devises, & des Fleurs
de lys.*

40

Galanterie.

18

*Reflexions sur la critique de Ter-
tullien, au sujet du Sexe des A-
mes.*

25

*Traité qui fait voir d'où vient qu'il
y a des Animaux dont les yeux
paroissent lumineux la nuit.*

32

Allegorie.

43

Elegie.

47

Histoire.

54

*Nouvelles particularitez sur la dé-
couverte de la Statue de Mercure,
qu'en a faite auprès la Ville de
Beauvais.*

75

T A B L E.

Sonnets sur les derniers Bons-rimez.

93

Traduction de M. de Senzéc.

98

Mansolée dressé à la memoire de feu

M. le Comte d'Harcourt.

104

Nouvelle découverte tres-curieuse.

107

Ce qui s'est passé à l'Academie

Françoise, le jour de S. Louis

120

Edictum touchant la dissolution du

mariage du Prince de Brunsvic

Lunbourg, & de la Princesse

son Eponse.

124

Thèse soutenue à Bordeaux, & de

diée à M. le Comte de Toulouse.

132

Lettre de M. le Duc de Chaulnes

Gouverneur de Guyenne, presen

tée au Parlement de Bordeaux.

137

Fable.

140

Conversion du plus fameux des Ra

bins.

144

T A B L E.

<i>Discours sur l'utilité du Microscope.</i>	147
<i>Reception faite à Châlons à l'Evêque de ce nom à son retour de Paris.</i>	167
<i>Feste qui se fait tous les ans à Saint Germain en Laye le 5. Septembre.</i>	173
<i>Morts.</i>	177
<i>Methode pour apprendre facilement l'Histoire de la Bible & l'Histoire des Papes.</i>	178
<i>Pratiques de Pieté.</i>	179
<i>De l'Isle de Ponce.</i>	181
<i>Benefices donnez par le Roy.</i>	184
<i>Echelles geographiques de France.</i>	125
<i>Partie de la garnison des Vaisseaux le Seymour & le Prince de Danemark.</i>	196
<i>Nouvelles de Catalogne.</i>	205
<i>Nouvelles d'Italie.</i>	209
<i>Article des Enigmes.</i>	214

T A B L E.

<i>Reflexions importantes.</i>	215
<i>Détail curieux.</i>	224
<i>Nouvelles de Flandres, & d'Allemagne.</i>	228
<i>Nouvelles du Grand Seigneur.</i>	230
<i>Départ du Roy.</i>	232
<i>Avis.</i>	233

Fin de la Table.

Avis pour placer les Figures.

La Figure doit regarder la page 132

L'Air doit regarder la page 215

LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Septembre 1695.

Breviaire S. François fait par les Car-
 pucins avec tous les Saints nou-
 veaux & les Octaves qui n'ont pas en-
 core paru jusqu'à présent, & sans ren-
 voy, un tiers plus petit que tous ceux
 qui ont paru jusqu'à ce jourd'huy, un
 volume ind. 4. liv. 10, s. relié en maro-
 quin.

Rome Galante où Histoire Secrette
 sous les regnes de Jules-César & d'Au-
 guste, 2. vol. ind. 3. liv.

Histoire des Revolutions de Suède,
 où l'on voit les changemens qui sont
 arrivés dans ce Royaume au sujet de la
 Religion & du Gouvernement, en deux
 volumes, ind. 3. liv.

Etat des Missions de Grece présenté
 à Nosseigneurs les Archevêques, Evê-
 ques & Deputés du Clergé de France
 de 1695. un volume indouze, 1. livre
 10, sols.

**La Foire de Besons Comedie de M.
Daucourt, ind. 15. sols.**

Le Tuteur, Comedie, ind. 15. sols..

**Les Amours de Momus Ballet en
Musique danfé par l'Academie Royale
de Musique, 1. volume in quarto 18. li-
vres.**

**L'on continuë à distribuer le 6. & 7.
tome des Conferences de Luçon; & les
Sermons sur les Vétures & Professions
du T. R. P. Nicolas de Dijon, Capucin
un volume in-octavo pour 3. liv.**

**L'on distribue tous les Mois avec le
Mercure un Recueil d'Airs serieux & à
boite de differens Auteurs; il y en a
deux volumes pour 30. s. les deux. Les
autres des mois cy devant se trouvent
aussi chez le Sieur Amaury.**



MERCURE GALANT.

SEPTEMBRE 1695.

 E S grandes actions du
Roy me fournissant tous
les mois de quoy faire
l'Eloge de Sa Majesté
au commencement de chacune
de mes Lettres, je me contente-
ray de laisser parler ce mois cy
un illustre Etranger que l'on en-
tendit dernièrement en faire un
tres-juste, & en fort peu de mots,
Sept. 1695. A

dans une tres-belle Compagnie. Il dit après avoir eu l'honneur de parler au Roy , *Que ce Monarque n'avoit d'Ennemis que ceux qui ne l'avoient jamais vu.* On trouve dans ces paroles une verité qui surprend d'abord , & ceux qui connoissent les manieres toutes charmantes de Sa Majesté, & la bonté de son ame , ont toujours publié que c'estoit le plus aimable Prince du monde. Quand il ne s'agit que de luy donner le nom de Grand , il n'est pas necessaire de le voir pour cela , puis que toute la terre convient il y a longtems , que ses surprenantes actions luy ont acquis ce glorieux Titre.

Comme dans l'abondante matiere que le Roy fournit de jour en jour à tous ceux qui ont quelque talent pour écrire , nos Poëtes , dont les manieres de parler

figurées sont le partage, ont accoutumé de se répandre sur l'éclat nouveau qu'il donne à nos Lis, vous ne serez pas fâchée de voir ce que M. de Cipiere vient d'écrire sur ces Fleurs. Sa Lettre est d'autant plus curieuse, qu'elle nous apprend en même temps l'origine des Tournois, des Armoiries, des Devises, & des Fleurs de Lis, qui sont en usage depuis fort longtemps. On luy fera plaisir de la critiquer, afin que par des réponses la chose en question s'éclaircisse, & que ces réponses donnent lieu à quelques nouvelles découvertes. Il tâchera de résoudre les difficultez qu'on luy fera, ou témoignera se rendre aux raisons qui luy seront opposées sur ce qu'il avance. Voicy ce qu'il a écrit.

A 2.

A MONSIEUR BELLET,

MONSIEUR,

Comme je me suis toujours bien trouvé de vous avoir consulté sur mes conjectures, je vais vous en proposer une touchant l'origine des Fleurs de Lis que nos Rois portent dans leurs Armoiries, & vous en faire une petite Histoire, en rejetant premièrement ce que les vieilles gens disent sur es Armoiries des trois ou quatre premiers Rois de France. M. Chifflet, dans son Anastasis Childerici, croit que ce qu'on voit sur les Médailles trouvées dans le tombeau de Childeric quatrième Roy de France, qui vivoit en 458. lequel tombeau fut découvert à Tournay en 1693. il croit, dis-je, que c'estoit trois Abeilles. Mais M. de S. Amant,

GALANT.

dans la réponse qu'il a fait à ce Livre, pretend que ce sont trois Fleurs de Lis. Et moy j'ay à répondre à ce dernier que l'Histoire de France attribue à Clovis, Successeur de ce Childeric I. l'invention des Fleurs de Lis, qu'il porta sans nombre, & que Charles V I. reduisit à trois; & à tous deux je répondray que si Childeric avoit des Abeilles dans ses Medailles, c'estoit sans doute pour représenter quelque action illustre qu'il avoit faite, ou quelque événement remarquable arrivé sous son regne, car c'est là tout le sujet du revers des Medailles; & jamais l'Antiquité n'a sceu ce que c'estoit que l'Ecu de nos Armoiries, & la distinction de nos Emaux. Tout le monde sçait encore qu'on n'en porta que quand on vit en Occident instituer les Jeux Equestres, où chaque Cavalier se distinguoit par quelque

marque sur son Ecu , ou dans les couleurs de ses habits , ou des houpes de son cheval , ce qui est arrivé 4. ou 5. siècles après la mort de ce Childeric , comme je diray bien-tôt ? mais je ne comprends pas que si ce Prince avoit des Armoiries, il ne les eust pas mises dans son Cachet, qu'on trouva aussi dans son tombeau , & sur lequel il y avoit seulement de gravé , Sigillum Childerici Regis , sans aucune figure.

Venons aux diverses opinions sur l'origine de ces Fleurs de Lis. Le Pere lourdan , le suite, dans son Histoire de France ou l'origine de la Maison Royale , veut qu'elles ne soient qu'un ornement des Sceptres & des Couronnes de nos Rois , qui a passé dans leurs Armoiries ; & il le croit sur ce que dans quelques Sceaux on voit encore que la pointe du Sceptre se partage en trois branches, ce

qui a quelque ressemblance avec les Lis de la terre. Il ajoute que Dagobert commença à se servir d'un Sceptre de cette façon, pour marquer qu'il avoit réuni en sa personne les trois Royaumes de France, Neustrie Bourgogne, & Austrasie. Il croit encore que ces Fleurs de Lis peuvent venir des fleurons ou des fleurs du lien du cercle & du cordon attaché à la Couronne, lequel se nommoit en vieux François, Lis, lie, lien, lissette, liseau, qui veut dire cordon ou ceinture, & que l'équivoque leur a donné le nom de liliun.

Le sieur Audigier dans son Histoire de France croit que ce ne sont que les bouts de ces sortes d'armes qui sont appelées des Lys dans les Commentaires de César, à cause qu'elles sont semblable aux fleurs de ce nom; & il ajoute que nos Rois commencèrent à les porter dans les

Tournois , où chacun se distinguoit par son Ecu ; & il a raison , car je ne crois pas qu'on me puisse montrer une monnoye où il y ait des fleurs de lis , qui ait esté frappée avant leur institution.

Voicy ce qu'ils pourroient encore dire , & ce que je dirois pour confirmer leur opinion. Les fleurs de lis ont esté un des plus anciens ornemens qu'il y ait eu , soit dans les habits , soit dans l'Architecture , soit dans les meubles. Il y en avoit sur le chandelier d'or qui estoit dans le Tabernacle des Hebreux , & peut-estre , comme vous me disiez l'autre jour , Monsieur , que Moïse avoit pris la figure de ces lis du Lotus , qui en est une espece , & qui croist en abondance en Egypte , suivant Herodote , l. 2. Les Chapiteaux des deux Colones d'airain , nommées Iachim & Bots qui estoient à l'entrée du Saint , dans

le Temple de Salomon , estoient en forme de lis , & il y en avoit en relief sur les bords du Vaisseau nommé la Mer. Pour les habits , vous sçavez , Monsieur que Judith entre tous les autres ornemens qu'elle prit le jour qu'elle passa dans le Camp des Assyriens , elle prit , dit l'Ecriture ses fleurs de lis , qui estoient ou des aiguilles de teste , ou quelque collier , car je ne puis pas m'imaginer que ce fust autre chose entre les divers ornemens des femmes , dont le Prophete Isaïe a fait une assez exacte énumération , chap. 3 dans laquelle on voit que les Dames de son temps n'estoient pas moins magnifiques que celles de nostre siècle ; à moins qu'on ne dise que c'estoit quelque robe semée de ces fleurs ; car on en porta ainsi dans l'antiquité , & sans doute que c'est des Juifs que les Grecs apprirent à les mettre dans les habits. On en voit de

peintes & de mêlées avec des animaux sur la robe de Jupiter Olympien, ainsi que l'ont décrit Pausanias, & tous nos Voyageurs, & M. Chevreau après eux dans son Histoire du monde, Tom. 4. où il parle de Jupiter d'Olympie. Mais pour revenir au certain, ou pour le moins au moins incertain, il est constant qu'on ne porta point d'armoiries qu'après l'institution des Tournois qui ont pris leur naissance des lieux qu'on célébra dans l'ancienne Troye, dans la Grèce, & suivant Stace, dans le Cirque de Rome. Tertullien en attribue l'invention à Circé, dont il fait venir le mot de Cirque, qui vient véritablement du Grec Kurklos, dont on a fait Kirklus, Circus & Circulus.

Les Maures & les Arabes les renouvelèrent en Espagne sous une forme peu différente. C'est d'un an-

GALANT.

moins qu'est venue l'invention des chiffres & des livrées dont ils ornent leurs armes & les harnois de leurs chevaux, & toutes ces applications mystérieuses des couleurs & des pièces du Blazon. Charlemagne qui les battit en Espagne & dans les Gaules, apprit d'eux la manière de ces Tournois & de ces Carroufels. Peut estre n'est-ce que Louis le Debonnaire qui les institua en France à leur imitation, vers le huitième siècle; car il falloit qu'il y en eust en ce temps là, puisque le Pape Eugene II. qui vivoit pour lors, excommunia tous ceux qui s'y trouvent. Henry l'Oiseleur, Duc de Saxe, & depuis Empereur, les introduisit ou les renouvela en Allemagne, en l'an 934. Ce sont les Allemands qui ont ajouté aux Ecus des Cavaliers les cimiers, les masses de Heron, les aigrettes, & tous les autres ornemens.

hormis les machines qui viennent des Italiens. C'est de ces lieux que sort la Noblesse en Allemagne, où il y a tant de Princes, & aujourd'hui même on y prouve la Noblesse en faisant voir par les Histoires des Tournois, que leurs Ayeux y ont combattu. Geofroy II. Comte d'Anjou, & Seigneur de Prully, les apporta d'Allemagne, & les rétablit en France, après une grande interruption l'an mil soixante six, & ce qui prouve fortement que c'est des Allemands que nous avons reçu le Blazon, c'est que le mot mesme de Blason & les termes dont on se sert dans l'art Heraldique sont presque tous Allemands.

Ce ne peut estre donc qu'au huitième siècle où nos Rois entrant dans les Tournois ont pu porter des Ecus avec des Armoiries dessus, & deux raisons peuvent leur avoir fait pren-

d'e des fleurs de lis d'or sur l'azur.
Premierement, parce que les lis signifient la Noblesse de la personne, que leur couleur d'or en represente la sagesse, la magnificence, & la liberalité, & que le bleu sur lequel ils sont posez en signifie la bonté, l'amitié, &c. ainsi qu'on peut le voir dans les cinq livres des Hieroglyphiques des vegetaux des Plantes, & des Animaux par Mr.... car vous savez. Monsieur, que les couleurs & les figures qui estoient sur l'Ecu du Cavalier; en devoient représenter l'intention ou les actions. Secondement nos Rois peuvent avoir pris les lis par allusion à la Loy Salique, qui exclut les femmes de la Couronne; & parce qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte, que les lis ne travaillent ny ne filent. Et en effet, ils ont pris pour Devise les mesmes paroles qui sont rapportées dans

l'Evangile de S. Mathieu, Lilia non laborant, neque nent. Il est vray que la Devise n'a pas esté sitost en usage; & que la premiere qu'on ait vüe a esté celle de Guillaume de Haynault, Comte d'Ostrevant, fils aîné du Duc de Baviere, qui au Siege de Maroc, en l'an 1390. prit pour Devise une Herse avec ces mots: Everrit & æquat. Elle abbat & applanit. Charles VIII. Roy de France, dans l'expédition qu'il fit à Naples en l'an 1484. en avoit mis une dans ses Drapeaux. On dit aussi que depuis Charles V. jusqu'à Charles IX. la lettre K. a esté la Devise de nos Rois; mais quoy qu'il en soit de la Devise, qui vray semblablement n'a esté inventée que quelques siècles après les Armoiries, il me semble qu'on doit attribuer à la seconde Race de nos Rois, l'invention des Armoiries qu'ils portent aujour-

d'huy, & qu'ils ont prises peur
estre par allusion à la Loy Salique,
& à ce que le Nouveau Testament
dit de ces lis. Vous aurez, s'il vous
plaist la bonté, Monsieur, de me
dire vostre sentiment là dessus, &
je ne veux pas que vous vous en dis-
pensiez sur une modestie affectée,
car entre amis il n'y a ny humilité ny
respect politique. Il n'y a que cette
liberté & cette sincerité avec laquel-
le je suis. Vostre, &c.

La galanterie qui suit est d'un
Cavalier que l'amour a rendu
Poëte, & qui s'estant trouvé la
derniere fois aux Eaux de Bour-
bon, plus pour son divertisse-
ment que par le besoin qu'il
avoit d'en prendre, prit de l'at-
tachement pour une Dame d'un
fort grand mérite, à laquelle
il écrivit cette Lettre mêlée de
Vers & de Prose.

A MADAME D ***

IRIS, je vous ay veüe, & c'est
assez vous dire
Que l'Amour veut enfin que pour
vous je soupire.
Lestraits que vos beaux yeux font
par tout redouter,
Ne sont point de ces traits que l'on
puisse éviter.
En vain ce libre aveu tient vostre
ame alarmée.
Je suis né pour aimer, & vous pour
estre aimée ;
Et par les nœuds secrets d'un mutuel
accord,
C'est à chacun de nous à remplir nô-
tre sort.
Vos rigueurs contre moy seroient de
foibles Armes,
En feriez vous briller moins d'at-
traits, moins de charmes ?

Et pour fuir ces rigueurs quels que
fussent mes soins ,

Estant belle toujours, vous aimerois-
je moins ?

Croyez moy , la revolte est toujours
condamnée. [destinée ,

N'allons ni vous ni moy contre la
Et tachons d'éviter ce qu'on court
de hazard , [plus tard.

A rejeter son ordre , ou se rendre
C'est sans aucun regret , I R I S ,
que je vous aime ,

Faite pour estre aimée , agréer le
de mesme.

Tous deux avec l'Amour tachons
d'en bien user , [niser.

Et ne l'obligeons point à nous tyrann.

Qui l'eust creu , quand j'estois Maîs-
tre encor de mon ame.

Que le séjour des Eaux m'en seroit
un de flamme ,

Et qu'ainsi tout d'un coup , par un
charme vainqueur ,

18 M E R C U R E

Où l'on guérit les corps , on deust
blesser mon cœur ?

C'en est fait , je me rends , mais du
moins quand je cede ,

La cause de mon mal peut estre mon
remede.

Je l'ay pris à vous voir , & quel
qu'en soit le cours ,

Je seray soulagé , si je vous vois
tousjours.

Mais n'en consultez point ce douce-
reux Critique ,

Ce grand Speculatif en fausse po-
litique [serieux,

Qui toujours réservé , toujours mis-

à peine à vous laisser la liberté
des yeux.

Si son qu'en dira-t-on empêche
qu'on vous aime ,

Vous voyant sans Amant , qu'en
direz-vous vous même ,

Et que vous servira d'avoir avec
le jour ,

Recevez l'heureux talent de donner
de l'amour ?

De ses froides leçons faisant l'in-
digne piège ,

Joüissez malgré luy d'un si beau
privilege ,

Et prenant sur mon cœur un pouvoir
absolu ,

Peüillez ce que de vous le sort a
resolu .

Je sçay bien , Madame , que
c'est prendre quelque soin de
mon repos , que vous obstiner
à vouloir que je regle sur les
termes de la bonne amitié l'ar-
dente passion que vous m'avez
inspirée. Vous estes faite d'une
maniere à ne laisser jamais vos
esclaves en pouvoir de rompre
leurs fers , & je conçois aisé-
ment qu'il n'y a rien de plus
dangereux que de vous aban-
donner sa liberté sans reserve .

L'amour que j'ay pour vous par
mille inquiétudes
M'a fait déjà sentir ce qu'il m'en
doit coûter ,
Et sur un ton bien haut vous me
ferez chanter ,
Si je m'en rapporte aux préludes.
Dans la mer où je vogue il est mille
rochers,
Dont passeroient les plus hardis
Nochers ;
Mais la peur d'y perir trouble peu
mon courage.
Mon cœur sous les dangers s'enfle
d'un noble orgueil ,
Et par la beauté de l'écueil
Il fait vanité du naufrage.
Ainsi , Madame , laissons , s'il
vous plaist, les choses au point
où elles sont ; si mes chaînes
sont trop lourdes à porter, vous
me les verrez traîner avec joye ,
& il n'y a rien de si déterminé.

de ma part , que l'hommage éternel de ma servitude.

*De mes maux je voy le gouffre,
Et qu'avant que d'en mourir,
Ce qu'il me reste à souffrir
Passera ce que je souffre :*

*Mais quel que soit le tourment
Qui m'attende en vous aimant,
Il n'a rien que j'apprehende.*

*Je me plais dans mes ennuis,
Et tout badin que je suis*

Je veux bien payer l'amende,

Comme il n'y a des peines que pour moy , il me semble que le scrupule vous prend mal à propos. Ce que vous appelez amitié qui ne tire point à conséquence , a des langueurs bien incōmodes, & je doute fort que vous les ayez examinées, quand il vous a pris envie de l'établir entre nous.

Agissons de bonne foy.

*L'aimain sur la conscience,
L'amitié sans conséquence
Est-elle de bon alloy,
Pourqui, comme vous & moy,
En connoist la nonchalance ?
Si fons ce terme adoucy
De quelque amoureux saucy
L'on tient l'intrigue secreete,
La terme vous est permis ;
Mais, de grace, estes-vous faite
Pour n'avoir que des Amis ?*

Non ; Madame , vous estes
belle & trop aimable pour con-
sentyr à n'estre pas toujours ai-
mée de la plus noble maniere
dont on puisse aimer ; & les
charmantes qualitez qui vous
donnent tant d'avantages par-
my celles de vostre sexe , me
sont trop conuës, pour me lais-
ser jamais en estat d'affoiblir le
parfait amour que je vous ay
voué. D'ailleurs,

GALANT.

23

*Après avoir, sans m'en rien dire,
Rangé mon cœur sous vostre em-
pire,*

*Si de ses fains jamais vous vous
lassez,*

*Pour m'obliger à le reprendre,
Croyez-vous que ce soit assez*

Que vous offrir à me le rendre ?

Il est juste que vous le gar-
diez , puis que vous en avez
fait vostre conquête , & il n'y
auroit point de tyrannie pareille
à la vostre , si vous prétendiez
l'assujettir à se détacher des sen-
timens passionnez qui l'attra-
chent tout à vous. Ne faites
point là-dessus un essay sur luy.
Aussi bien ce seroit un ordre
fort inutile que celui qu'il en
recevroit , & il ne pourroit pro-
duire autre chose , qu'un secret
dépit de l'injuste contrainte
que vous m'en voudriez impo-
ser.

*Quand deux beaux yeux de leur
gloire jaloux ,*

*Étalent tout ce qui peut plaire
Un pauvre cœur qui les revere ,
Est obligé de filer doux ,*

*Et pour lui, quoi qu'il puisse faire
Pour se défendre de leurs coups ,
L'amour est un mal nécessaire.*

*Avoir le vif éclat de vos divins
attraits ,*

*J'en prens plus qu'on n'en prit ja-
mais*

*Chaque fois que je vous regarde :
Comme il naît de vostre beauté ,
S'il vous déplaist que je le garde ,
Ostez m'en la nécessité.*

C'est ce que vous ne sçau-
riez faire, puis qu'il n'est point
en vostre pouvoir de n'estre pas
la plus aimable de toutes les
Femmes ; mais comme il n'est
pas moins hors du mien de ces-
ser

fer d'estre le plus amoureux de
tous les hommes.

*Ne corrigeons rien aux Planetes,
Par qui nos jours semblent, con-
duits.*

*Soyez toujours ce que vous estes,
Et moy toujours ce que je suis.*

Ce que vous allez lire, est la
suite d'une petite Dissertation
employée dans ma Lettre du
mois de Juin dernier.

REFLEXIONS

Sur la Critique de Tertullien au
sujet du Sexe des Ames.

JEn'approuve pas l'opinion de Ter-
tullien sur le sexe des Ames, mais
aussi je ne la condamne pas tout-à-
fait, & ne vois pas que celui qui
a entrepris de la refuter, soit ar-
mé

Sept. 1695. B

de fortes raisons pour venir à bout de son dessein. Si celles qu'on apporte pour démontrer le sexe des ames sont foibles, celles qu'on apporte au contraire, ne sont gueres plus fortes. Les ames, dit-on, n'ont pas d'organes qui mettent cette difference entr'elles. l'avouë que ce sont des estres simples, qui n'admettent pas de compositions de parties, & qu'ainsi il ne scauroit y avoir la distinction qui fait le sexe corporel; mais ne s'en peut-il pas trouver un spirituel, puisque nous voyons un mariage d'esprit aussi bien que de corps, & de là vient que deux esprits se recherchent & s'aiment par une secrette sympathie. On dit que cette union ne produit point d'autres ames; mais sous les corps de differët sexe en produisent ils d'autres? Il se trouve des insectes qui sont produits par leur semblable sans secours du sexe.

Il est des animaux parfaits qui ont de sexe, & qui ne sçauroient produire. Les Mules & les Mulets sont de ce genre. Ce ne sera donc pas une raison convaincante qu'il n'y a pas de sexe dans les ames, à cause que leur union n'en produit point d'autre ; ce qu'on ne sçait point bien encore, car ne cōnoissant point bien les esprits, on n'en sçauroit connoître aussi toutes les facultez, & quand on dira ; comme Tertullien, qu'ils peuvent engendrer leur semblable, puisque les enfans de Dieu sont devenus amoureux des filles des hommes, qu'ils en avoient pris pour femmes celles qui leur plaisoient le plus, & qu'ils en avoient engendré des Géants, & que des enfans de Dieu sont les Anges, comment montrera-t-on que non ? S. Ambroise, S. Basile, Lactance, Cassien l'Abbé Rupert, sont de mesme sentiment. Le mesme Tertullien

pour prouver que l'homme engendre l'ame d'un autre aussi bien que le corps ; se sert pour exemple de la production de la Femme. Quand Dieu la tira de la cote d'Adam , il ne souffla point dessus pour l'animer ; il ne créa donc point d'ame pour elle ; il ne fit que multiplier celle de l'homme en multipliant son corps. Qui est celui qui ne prendroit pas cette production pour le modèle de toutes celles qui se sont faites depuis ? A moins que l'autorité de l'Eglise ne nous redresse , on seroit obligé de le croire , mais comme elle explique le contraire , je m'y range aussi sans y estre réduit par les raisons de l'Auteur de la Dissertation. Il dit que la différence qui se trouve entre l'ame d'un homme & celle d'une femme , ne vient que de la différente disposition du corps , comme il arrive à l'eau d'estre ronde ou carrée , selon la figure du

du vaisseau où elle est contenue. Voila justement dequoy comprendre que l'ame est masle & femelle, car comme le sexe ne consiste que dans la disposition de certains organes, l'ame prenant cette disposition, comme l'eau est ronde ou quarrée, selon le vaisseau, la voila masle ou femelle selon le corps où elle est, nam quod recipitur ad modum recipientis recipitur. Mais tant s'en faut que l'ame prenne cette disposition du corps c'est le corps qui la prend de l'ame, car cette disposition ne vient que de la forme substantielle, le corps ne peut se la donner, il est indifferant de luy-mesme, mais la forme est l'intelligence qui le determine à estre tel. Ce seroit donc de l'ame que viendroient cette difference d'organes; ce seroit donc elle, qui determineroit le sexe, & par consequent qui seroit elle mesme mâle ou femelle., car

comme on ne donne point ce qu'on n'a pas, il faut que l'ame ait le sexe avant que de le donner au corps. Les Passages qu'on allegue n'infirmement point cette opinion. Saint Paul dit de J. C. qu'il n'est ny mâle ny femelle. Or il le dit de tout I. C. ou seulement du corps ou bien de l'ame. Ce n'est pas du corps, car il est certain qu'il avoit par là le sexe masculin. Si c'est de l'ame, cela fait mesme pour Tertullien, car en disant cela de l'ame de I. C. Saint Paul a prétendu dire quelque chose d'extraordinaire qui ne luy fust pas commun avec le reste des hommes, & afin que cela soit, il faut que les ames du reste des hommes soient mâles ou femelles selon l'individu, sinon il eust esté inutile de le dire de I. C. Cet Apostre ne nous eust rien appris là dessus de nouveau, mais pour mieux dire, je croy que Saint Paul l'en en-

doit de tout I. C. c'est à dire que la personne composée de deux natures, divine & humaine, est unique, & qu'il ne peut y en avoir de semblable à quelques organes près, qui font la différence du sexe pour en produire d'autres du même ordre. Cela ne fait rien, ce me semble, contre Tertullien, non plus que ce que dit I. C. que dans le Ciel on ne se mariera pas. La virginité, le célibat ne nie pas le sexe, au contraire, il le suppose. Ainsi I. C. n'a pas voulu dire qu'il n'y aura pas de sexe dans le Ciel, car il est certain que les corps glorieux y entreront, & ces corps seront de Saints & de Saintes, & à présent qu'il n'y a que des âmes, excepté le corps de I. C. & celui de la Vierge, il faut que ces âmes soient mâles & femelles, puisque nous les invoquons par le nom & les prières qui le marquent.

M. de Verduc le jeune est Auteur du petit Traité qui suit. La satisfaction que vous m'avez témoignée avoir reçu de tous les Ouvrages que je vous ay envoyez de luy, m'oblige à vous faire part de celui-cy.

D'OÙ VIENT QU'IL

ya des Animaux dont les yeux paroissent lumineux la nuit, comme si c'estoit un Phosphore.

LEs Animaux qui peuvent voir la nuit, ont les yeux tout éclatans de lumiere, dans les tenebres, ou lors qu'ils se tiennent dans un lieu sombre & obscur. Quelques-uns prétendent que cette lumiere n'est pas extérieure, mais qu'elle se trouve naturellement dans leurs yeux, à cause du grand mouve-

ment des humeurs & des esprits. Pour nous assurer s'il est vrai, que les yeux des Animaux qui peuvent voir la nuit, sont remplis de lumière lors qu'ils sont dans un lieu où il n'y en a aucune, nous mîmes un Chat dans une petite chambre bien fermée, où la lumière ne pouvoit entrer : nous avions une lanterne sourde avec nous. Nous remarquâmes que les yeux du Chat, qui estoit dans un des coins de la chambre, ne brilloient point du tout. Mais si-tôt que nous eûmes découvert un peu la lanterne pour envoyer quelque lumière vers les yeux du Chat, nous apperçûmes pour lors qu'ils éclairaient comme deux chandelles allumées. Cette expérience nous fit conclure qu'il n'est pas vrai, comme on

B. 3

Je dit, que les yeux du Chat & des autres Animaux qui peuvent voir dans les tenebres, éclairent la nuit dans un lieu où il n'entre point de lumiere. Nous vîmes encore que cette lumiere éclatante qu'on apperçoit dans leurs yeux, lors qu'ils font dans un lieu obscur, est exterieure. Il ne faut donc pas croire que les Animaux qui distinguent les objets la nuit, les voyent, parce qu'il se trouve une lumiere naturelle dans leurs yeux, qui en sort comme d'un flambeau pour aller éclairer ces objets, mais il faut plutôt attribuer cette puissance de voir dans l'obscurité & dans les tenebres, à la structure particulière de leurs yeux. Par exemple, ce qui fait que le Hibou apperçoit si bien la nuit, c'est que son œil est d'une stru-

GALANT.



cture singuliere, toute differente de celle qui se trouve dans les yeux des autres Animaux.

Premierement, la cornée est si mince & si delicate, & en même temps si transparente, qu'on peut appercevoir jusqu'au fond de son œil, & distinguer les moindres parties de la retine.

2. Sa prunelle est si large & si grande, que les rayons de lumiere ne peuvent manquer d'y entrer en foule, lors que cet Oiseau est exposé au grand jour.

3. Les humeurs sont extrêmement claires & transparentes, il y a beaucoup d'humeur aqueuse. 4. Le nerf optique est épais, & la retine qui est un épanouissement de ce nerf, est aussi fort épaisse, mais toute sa tiffure est extrêmement fine & delicate, & capable de recevoir beaucoup.

B 6

d'ébranlement des rayons de lumiere. 5. Il faut remarquer, que la choroïde qui est toujours noire dans la plûpart des Animaux, est dans l'œil du Hibou , & de tous les Animaux qui voyent la nuit, d'un beau bleu argenté , qui reluit comme le fond d'une nacre de Perle. Voilà quelle est la Mécanique de l'œil du Hibou. Reprenons un peu toute cette structure pour en examiner les usages. La cornée étant mince , delicate & fort transparente , aussi bien que les humeurs , la lumiere qui se presente pour entrer dans l'œil , ne se reflechit qu'en petite quantité , car il se reflechit toujours un peu de lumiere de tous les corps transparens, comme le savent ceux qui ont étudié la Dioptrique. Toute cette lumiere

qui entre dans l'œil du Hibou doit donc ébranler fortement sa retine ; car puis que toute celle qui tombe sur la cornée entre dans son œil , sans se réfléchir , elle doit tomber sur tous les filets de la retine , & faire une impression beaucoup plus forte que dans l'œil des autres Animaux. On voit déjà la raison pourquoy le Hibou ne peut supporter le grand jour. Son œil qui est extrêmement clair à cause de la transparence de la cornée & des humeurs , reçoit trop de lumière de tous les costez ; & comme il ne se fait point d'ombres qui temperent l'action de tous ces rayons , il est ébloüï , & cet Oyseau ne pouvant supporter la force des rayons de lumière qui ébranlent trop vivement sa retine, fuit le jour , &

cherche les tenebres.

On peut regarder son œil comme une chambre bien claire, dont on a fait laver tous les chassis ; comme il ne faut que peu de lumière pour l'éclairer, il n'en faut guere aussi pour l'œil d'un Hibou. Mais au contraire, si le Soleil vient à donner dans cette chambre, elle sera trop éclairée jusqu'aux moindres coins & recoins, & ceux qui seront dans la chambre, seront blessez de ce grand jour, qui les empêchera de bien appercevoir les objets, principalement si cette chambre est tapissée de Cartes, ou qu'il y ait des glaces par tout, ou plutôt qu'elle soit toute blanche, parce qu'elle réfléchira mieux la lumière. De la même maniere l'œil du Hibou, qui est une chambre trop claire, ne peut

manquer d'estre blessé par le vif éclat des rayons du Soleil qui se répandent par tout dans cette chambre, & qui trouvent au fond la choroïde, qui est un miroir poli, qui les réfléchit en les ramassant tous sur la rétine. La prunelle qui est encore fort large dans le Hibou, laisse entrer la lumière en foule; ainsi remuant fortement tous les petits filets de la rétine, qui est, comme nous l'avons remarqué, fort tendre & délicate, il doit arriver dans le cerveau un grand mouvement, les nerfs doivent ouvrir tous leurs pores, & tous leurs tuyaux, de sorte qu'il doit couler des esprits, non seulement dans les muscles des yeux, mais aussi dans les autres muscles du corps, comme dans ceux des jambes, qui servent à faire fuir cet animal, pour

éviter la force de la lumiere qui luy blesse les yeux.

Mais lors que cet Oiseau est dans un lieu obscur , le peu de lumiere qui se trouve dans l'air suffit pour le faire voir , parce qu'elle entre sans se reflechir , jusqu'au fond de son œil , & les refractions qu'elle souffre dans les humeurs , qui sont d'une grande transparence , la rassemblent toute sur la retine , sans qu'il s'en perde aucuns rayons. A quoy il faut ajoûter que les rayons qui viennent tomber obliquement vers les costez du fond de l'œil, ne deviennent pas inutiles ; parce que la choroïde qui les reçoit n'étant point noire , comme dans les autres animaux, mais d'une belle couleur, éclairante comme le fond d'une nacre de Perle , c'est , pour ainsi

dire , un miroir de métal , qui les refléchit & les renvoye tous sur la retine , où l'impression qu'ils font alors sur cette membrane , est seulement suffisante pour faire voir l'animal, sans luy causer d'incommodité , comme il arrive à une trop grande lumiere , parce que pour lors les rayons entrant en foule dans son œil, la retine est si fortement ébranlée, qu'il s'en déchire peut-estre quelques filets. Il ne faut donc pas s'étonner que le Hibou ne puisse souffrir la grande lumiere. Son œil , comme nous venons de voir, est une chambre trop claire , les châlis en sont nets & bien lavez , il se trouve au fond une place qui renvoye trop de lumiere de tous costez. D'ailleurs , la cornée du Hibou pardevant est fort sensible , par-

ce que cette partie est toute tendineuse. Elle est donc capable , lors que la lumière est forte, d'entrer en cōvulsions; & si la fumée peut irriter nos yeux jusqu'à en tirer des larmes , pourquoy s'étonner de ce qu'une forte lumière blesse l'œil du Hibou, puis que sa cornée est tendineuse , & pour ainsi dire , toute nerveuse dans sa partie transparente ? Nous remarquerons à l'occasion de la choroïde, que tous les animaux qui l'ont comme le Hibou, d'une belle couleur bleuë & argentée , comme une nacre de perle , ont les yeux brillans & tout éclatans de lumière , lorsqu'ils sont dans l'obscurité, parce que les rayons qui rencontrent la choroïde sont réfléchis par ce miroir au dehors , de la même manière qu'en presen-

tant un miroir aux rayons du Soleil, on peut les renvoyer vers plusieurs côtez en inclinant le miroir, & les faire voir à ceux qui passent, en leur présentant, pour ainsi dire, ce Soleil devant les yeux.

Vous ne ferez pas fâchée d'apprendre des nouvelles de la guerre. Je ne vous en diray pourtant que d'Allegoriques, qui serviront à vous divertir. Voicy ce qui s'est trouvé dans la Lettre d'un Officier, dont il n'est pas nécessaire de vous apprendre le nom.

Notre General la Raison, irrité des dégâts que l'Amour fait dans son pays depuis quatre mois, a pris enfin la résolution de le combattre & de le chasser Pour cet effet,

nous nous mîmes en campagne le 17. de ce mois, avec nos meilleures Troupes. Après quelques jours de marche un Ennemi vint se rendre, & nous apprit que l'Amour fatigué de ses courses, se reposoit dans la Vallée du Chagrin, à une petite lieue de nostre Camp, en attendant son Armée que le pillage avoit dispersée, & qu'il n'estoit accompagné que des Regimens des Pleurs, de la Constance, & de l'Espérance. Sur cet avis la Raison fit partir à l'entrée de la nuit un Sergent avec quinze Grenadiers du Regiment de Dépié mortel, pour aller aux nouvelles. Nous nous mîmes en marche presque en mesme temps. Nostre Sergent nous confirma le rapport du Deserteur, & nous assura que tout paroïssoit tranquille dans le Camp de l'Amour, quoy que l'on y vist beaucoup de feux. Aussi tost la Raison rangea son Ar-

mée en Bataille, Dépit mortel commandoit nostre Aîle droite, & Transport jaloux, l'Aîle gauche. Nous marchâmes en cet ordre aux Ennemis, & nous les chargeâmes vivement à la pointe du jour. Je ne vous feray point le détail de cette action, je vous diray seulement que tout l'honneur a esté de nostre costé, & que nous eussions infailliblement fait l'Amour prisonnier, si son Regiment de l'Estime ne fust arrivé fort à propos pour luy. Ce secours imprévu nous étonna, & nous empescha de poursuivre nostre Victoire. Nous nous retirâmes donc le soir dans nostre Camp en bon ordre, & sans avoir perdu aucun Officier de marque. Dépit mortel & Transport jaloux ont fait des prodiges, & nostre General est charmé de la valeur de ces deux Braves Etrangers Voicy ce que nous sçavons de la perte des Ennemis.

*La Constance blessé & fait prisonnier, son Regiment entierement défait; des Pleurs, Brigadier d'Infanterie, legerement blessé au coin de l'œil, son Regiment défait. L'Espérance blessé à mort, son Regiment saillé en pieces. L'Estime a reçu une legere contusion d'un éclat de soupçon. On dit que ce ne sera rien, mais que les moindres coups sont dangereux dans la Canicule. Son Regiment n'a point souffert. Adieu, mon Army, je suis fatigué du Combat, & vais me coucher. Je te manderay demain quelque chose de nouveau, l'Insensible Du Camp de la Raison-
le 24. Juillet.*

Rien n'est si cruel que de perdre ce qu'on aime, vous en jugerez par les choses tendres & passionnées que vous trouverez dans l'ouvrage dont je vous fais part.

ELEGIE.

DAns l'aimable Saison qu'une
verte peinture
Orne les bois, les champs, embellie
la nature,
Que le Soleil brillant d'une plus vi-
ve ardeur,
Donne une ame nouvelle à la plus
riche fleur ;
Sur le bord d'un ruisseau dont les
eaux argentines
Conservent la fraîcheur de deux
Costes voisines,
L'esprit libre de soins, & le cœur sans
amour,
J'écoutois les concerts des oiseaux
d'alentour,
Quand du pied d'un vieux Saule
une voix affoiblie,
Vint troubler par ces mots, leur dou-
ce melodie.

48 MERCURE

Doux Chantres de nos bois , ani-
 maux innocens ,
 Allez flatter plus loin l'oreille des
 passans ;
 Faites dans le chagrin où mon ame
 se noye ,
 Un plus heureux mortel témoin de
 vostre joye ,
 Ou si vous demeurez dans les lieux
 où je suis ,
 Daignez , petits oiseaux , partager
 mes ennuis.
 Angelique n'est plus ; une fièvre
 cruelle
 A l'ardeur de mes feux a ravi cette
 Belle ,
 Et l'injuste destin , jaloux de mon
 bonheur ,
 A fait depuis deux jours cette playe
 à mon cœur.
 Hélas ! combien de fois assis sous
 ces ombrages ,
 Avons-nous admiré vos differens
 ramages ,

Hélas

Malas ! combien de fois dans ces
Valons chers ,
Brûlâmes nous des feux dont vous
estiez épris !
Nous y passions les jours à payer nos
tendresses ,
De tout ce qu'ont de doux d'inno-
centes caresses ,
Et dans tous les plaisirs que vous
pouviez goûter ,
Nous n'avions autre soin que de vous
imiter.

Ce temps , cet heureux temps , trop
tôt suivi d'un autre ,
Rend mon sort aujourd'hui bien
différent du vôtre.

Amoureux & contents , tout répond
à vos vœux ,
Vous vous applaudissez du bonheur
de vos feux ,
Tandis que nuit & jour l'ame aux
ennuis ouverte ,
Je suis à soupirer, effrayé de ma per-
te.

Sept. 1695.

C

50. MERCURE

Malheureux Tircis, Angelique n'est
plus.

Ab ! mes plaisirs passez, qu'êtes
vous devenus ?

Et toi, Tyran des cœurs, Amour
impitoyable,

Que ne faisais-tu moins belle, et
moins aimable !

Qu' si tu luy donnois ce trait mortel
vainqueur,

Pourquoy ne l'as-tu pas d'une froide
rigueur ?

Mais non, cette Beauté digne d'être
éternelle

Avoit pour moy l'ardeur que je sen-
tois pour elle,

C'est icy qu'animé d'un rayon de
ses yeux,

Je méprisois les biens de la terre et
des cieux.

C'estoit sur ce gazon qu'elle aimoit
à m'entendre

Luy jurer un amour aussi constant
que tendre,

Et que dans ses regards elle me laiss-
soit voir

Ce que mon feu sur elle avoit pris
de pouvoir.

Si la Parque funeste au repos de ma
vie

Dans la fleur d'es ans ne me l'eust
pas ravie ,

Beaux lieux vous nous verriez au
gré de nos desirs

Toujours de nostre amour faire tous
nos plaisirs ,

Mais la nuit du tombeau la dérober
à ma vie ,

Ah ! ma chere moitié, qu'êtes-vous
devenue !

Je ne vous verray plus, mon mal-
heureux espoir

Ne sçauroit se flatter du bien de
vous revoir ,

Et de ce beau séjour la retraite
tranquille ,

Ne nous prestera plus son charita-
ble azile.

52 M E R C U R E

Encore si vostre Ombre attentive à
 ma voix
 Pouvoit se rendre icy pour la der-
 niere fois ,
 Qu'elle pût un moment s'assoir sur
 cette couche ,
 Que je pusse imprimer un baiser sur
 sa bouche !
 Mais elle suit du sort l'implacable
 courroux ,
 Qui veut qu'elle me soit plus cruelle
 que vous.
 O toy, charmant Ruisseau, qui mur-
 mures sans cesse,
 Suspens un peu ton cours ; tu n'as
 rien qui te presse.
 Avant que du Soleil les feux soient
 amortis ,
 Tu te vas reposer dans le lit de
 Thetis.
 Sensible à ma douleur, dans ton sein
 pacifique ,
 Fais-moy, petit Ruisseau, retrouver
 Angelique ?

Sous ce saule ombrageux , voisin
de ces roseaux ,

Nous avans vu cent fois son por-
trait dans tes eaux.

Mais loin de soulager ma tristesse
profonde ,

Je ternis par mes pleurs le cristal
de son onde ,

Et moy-mesme , ennemy de mon con-
tentement ,

Je donne de la force à son foible pen-
chant.

Va , cours , dis à la Mer... Sa poi-
trine oppressée

Refusa de donner le jour à sa pen-
sée ,

Et son amour ardent par de der-
niers efforts ,

Détacha son esprit des liens de son
corps.

De ces lieux désolés deux Nim-
phes bocagères ,

Couvertes tristement de mousse , &
de fougères ,

Vinrent d'un pied léger au bord de
ce Ruiffeau ,
Et de leurs belles mains creuserent
son tombeau.
Pour garder de son nom une longue
memoire ,
Elles eurent le soin d'y graver son
histoire ,
Et les oiseaux touchés de ses vœux
sans soucis
Chanterent aux Ecos l'infortuné
Tircis.

On voit tous les jours arriver
des choses entièrement éloi-
gnées de ce qu'on a crû qui de-
voit estre; mais jamais peut-être
il n'y a rien eu de plus extraor-
dinaire que ce que je vais vous
dire d'un Cavalier sage & plein
de raison, à qui l'usage du mon-
de avoit fait faire de grandes
experiences. Il estoit âgé de

rente-cinq ans, & comme il joignoit beaucoup de bien à toutes les qualitez qui font l'honnête homme, il s'estoit offert plusieurs Partis dont il n'avoit pu s'accommoder. Après avoir examiné à loisir la diversité des caractères des Femmes, il entendit parler avec beaucoup d'avantage de l'union de deux jeunes Sœurs qui sembloient n'avoir qu'une volonté, & qui vivoient sous la conduite d'une aimable Mere, qui s'étoit acquis d'autant plus d'estime, qu'étant demeurée Veuve à vingt ans, elle avoit refusé divers Partis considérables, pour se donner toute entière au soin de bien élever ses Filles. Comme elle avoit trouvé dans l'une & dans l'autre un excellent naturel qu'il n'avoit fallu que cultiver, elle y

avoit parfaitement réüffi, & leur docilité à la croire sur tous les avis qu'elle leur donnoit, jointe à leurs bonnes inclinations les rendant dignes de tout son attachement, il s'estoit formé entr'elles une tendresse reciproque qui n'étoit distinguée à l'égard des Filles que par le respect qu'elles avoient pour leur Mere. Le Cavalier trouva moyen d'avoir accès dans cette maison, & il fut charmé de tout ce qu'il remarqua de noble & de peu commun dans ces trois personnes. La Mere estoit encore assez jeune & tres bien faite; & si elle n'avoit pas ce vif éclat que donnent les belles années, elle conservoit de la beauté dans ses traits; & d'ailleurs il y avoit un tel agrément dans son esprit, qu'on ne pouvoit jamais s'ennuyer en la voyant.

L'aînée de ses Filles estoit dans sa dix-septième année. C'estoit une Blonde aimable; enjouée, qui avoit en toutes choses des expressions heureuses, & qu'on écoutoit toujours avec plaisir. La Cadette qui estoit Brune, & moins âgée d'un an que sa Sœur, avoit quelque chose de plus doux, & dans son esprit & dans son visage, & quoy qu'elle fust d'une humeur plus sérieuse, ses manieres étoient si piquantes, qu'il estoit bien mal-aisé de ne s'y pas rendre. La politesse & l'honnesteté estoient égales dās l'une & dans l'autre, & le Cavalier ne put les voir si bien élevées sans donner mille loüanges à celle qui avoit pris soin de leur éducation. Comme il remarquoit qu'elle leur donnoit l'exemple sur toutes les bienséan-

C j

ces , il eut pour elle une estime singuliere ; & la Mere qui le connut bien tost pour un homme avec qui il y avoit beaucoup à profiter, soit pour l'esprit, soit pour la pratique du monde , ne fut pas fâchée qu'il s'attachât à ses Filles, avec qui il avoit souvent en sa presence des conversations vives & fort agreables. Insensiblement il se rendit familier en cette maison, & la Mere ne se plaisoit pas moins à le voir que ses deux Filles. Leur sagesse & l'amitié rendre qu'elles se marquoient l'une à l'autre en toutes sortes d'occasions , furent des charmes pour luy qui l'engagerent à une assidue extraordinaire. Il entretenoit tantôt l'Aînée, tantôt la Cadette, selon que le hazard les luy faisoit rencontrer separémēt, & on remarquoit

GALANT:

à ses manieres qu'il estoit toujours également satisfait. Cependant comme ses visites commençoient à faire bruit sans que l'on pust démêler de laquelle il estoit le plus touché, de la Blonde ou de la Brune, la Mere se crut obligée de le faire declarer afin que s'il n'en vouloit à aucune d'elles, il s'accoutumast à estre moins assidu, & qu'il se bornast pour elles aux simples devoirs d'Amy. Le Cavalier qui connut bien qu'il falloit parler, se trouva dans un fort grand embarras. Il convint que l'interest de ses Filles demandoit qu'ils s'expliquast; & il assura d'abord la Mere, que si elle vouloit l'accepter pour Gendre, il estoit prest de la contenter sur cet article; mais en même temps il luy avoua qu'ayant découvert dans

ses deux Filles milles qualitez aimables qui l'avoient charmé , il n'avoit pû s'empêcher de les aimer toutes deux, & que ne voulant se marier que pour posséder entierement le cœur de la personne qu'il épouserait , il la cōjuroit de pressentir laquelle de la Blonde ou de la Brune feroit la plus disposée à être sensible à son amour. Il ajouta qu'il ne les vouloit contraindre ny l'une ny l'autre ; que la disproportion de son âge au leur pouvoit leur donner quelque éloignement pour cette alliance , & que s'il estoit assez heureux pour estre véritablement aimé de l'une d'elles , il n'auroit aucune peine à conclure si-tost qu'on l'en auroit assuré. La Mere se trouva embarrassée à son tour par cette réponse. Le Cavalier estoit un

Party avantageux qu'elle voyoit
 n'estre pas à negliger. Il falloit
 satisfaire sa delicatesse sur ce
 qu'il ne vouloit point d'engage-
 ment qu'il ne fust seur d'estre
 aimé, & l'égalité de sa tendresse
 pour ses Filles, dont l'âge estoit
 fort peu different, la portoit à
 ne vouloir rien résoudre qu'a-
 près qu'elle auroit connu de
 quelle maniere chacune avoit le
 cœur disposé pour le Cavalier.
 Elle parla d'abord à l'Aînée, qui
 voyant un établissement con-
 siderable dans ce mariage, ne
 balançoit point à vouloir le ceder
 à sa Cadette. Ainsi elle assura
 aussi-tôt sa Mere qu'elle con-
 noissoit ses plus secrets senti-
 mens, & qu'elle luy avoit vu un
 si fort panchant pour le Cava-
 lier, qu'elle ne pouvoit douter
 que sa perie, s'il arrivoit qu'il

luy échapaſt, ne luy fuſt un coup ſenſible ; qu'à ſon égard il ne falloit point apprehender qu'elle ſe fiſt une peine de voir marier ſa Cadette la premiere ; qu'au contraire , comme elle l'aimoit tres-tendrement , elle ſeroit ravie qu'on fiſt réuſſir la choſe à ſon avantage ; & qu'elle en auroit d'autant plus de joye, qu'elle ne ſe ſétoit rien pour le Cavalier qui paſſaſt l'eſtime , & que ſi on la vouloit obliger à l'épouſer , l'inclination y auroit bien moins de part que l'obeiſſance. La Mere luy dit en l'embraſſant qu'elle ne luy ordonneroit jamais rien ſur le mariage qui fuſt contraire aux ſentimens de ſon cœur , & ſans approfondir davantage ſi elle parloit ſincèrement , elle l'envoya à ſa Cadette, la chargeant du ſoin de ména-

ger l'affaire avec elle. Cette aimable Fille parla la même langue à sa Sœur, & sa Cadette trompées par la fausse indifférence qu'elle témoigna pour le Cavalier, ne fit point difficulté de luy avouer, que ses belles qualitez avoient fait assez d'impression sur son cœur, pour luy faire écouter avec plaisir la proposition qui luy estoit faite, mais elle luy dit en même temps que si absolument elle vouloit renoncer à luy, ce qu'elle avoit peine à luy conseiller, parce qu'il estoit fort riche & tres honneste homme, la tendresse qu'elle avoit pour elle, & ce qu'elle luy devoit comme à son Aînée, ne permettoient pas qu'elle consentist à l'épouser, qu'il ne se fust présenté pour elle un party qui luy convinst. Ce combat

d'honnesteté obligea la Mere à dire que si l'inclination de l'autre estoit pareille pour le Cavalier, il seroit juste que l'on préférast l'aînée, mais qu'il falloit craindre que leur contestation ne le blessast en luy marquant trop d'indifference, & que le party luy sembloit assez avantageux pour ne se pas arrester aux formalitez accoutumées. Le Cavalier qui sceut quelque chose de ce qui les empeschoit de se déclarer, fit à la Mere une plainte delicate, & dit qu'il voyoit regner beaucoup d'amitié entre ses Filles, mais qu'il remarquoit peu d'amour pour luy. Cependant la dispute des deux Soeurs ne finissoit point. L'Aînée qui avoit connu que sa Cadette aimoit véritablement le Cavalier, se montrait

toijours indifferente, & la Cadette disoit que quand il seroit certain que sa Sœur fust telle pour luy qu'elle vouloit le paroistre, la bienveillance luy defendoit de se marier avant son aînée. Ce droit d'aînesse estant le plus grand obstacle qui se presentast, la charmante Blonde se crut obligée de le lever, ce qu'elle fit en se retirant dans un Convent, d'où elle détermina de ne point sortir qu'elle n'eust veu sa Cadette mariée. Sa retraite leur ayant fait croire à tous qu'elle n'étoit attachée au Cavalier que du costé de l'estime, on pensa serieusement à faire le mariage qui la devoit mettre en estat de revénir. Le Cavalier convaincu de n'en estre point aimé, par la resolution qu'elle avoit prise, réunit pour une seule les senti-

mens de tendresse qu'il sentoît auparavant pour toutes les deux, & la Cadette ne luy cachant plus qu'il pouvoit tout sur son cœur, il s'abandonna si fort à sa passion, qu'il pressa la Mere de terminer promptement la chose. Déjà le jour estoit arresté pour la conclurre, & l'Aînée toujours dévouée aux intérêts de sa Sœur, avoit promis de se trouver à la feste, quand cette Sœur qui se devoit marier deux jours après, sentit tout d'un coup de grandes douleurs suivies d'accidens qui dénotèrent d'abord une dangereuse maladie. Le mal se déclara dès le lendemain pour la petite verole, & ce fut une affliction extraordinaire pour la Mere. Le Cavalier qui la partagea très-sensiblement, tâcha de la consoler en l'assurant que quelque

changement qu'il arriva au visage de sa Fille, comme il n'en pouvoit arriver aucun ny à son cœur ny à son esprit, il seroit toujours empressé également à la vouloir épouser. L'Aînée ayant eu cette fâcheuse nouvelle pressa beaucoup pour sortir de son Convent, afin de venir assister la Sœur, mais la Mere qui craignoit le mesme malheur pour elle, ne le voulut point souffrir. Le mal devint d'une violence qu'aucun remède ne put appaiser, & la fièvre estant tres-forte, il fut suivy de la mort en quatre jours. Le Cavalier en demeura consterné, & rien ne peut égaler le déplaisir de la Mere. On déguisa d'abord la chose à la Sœur, mais enfin il fallut luy avouer la perte qu'elle avoit faite, & le saisissement

qu'elle en eut fut tel , que ne trouvant point de larmes , elle parut comme insensible , & dans un accablement qui luy osta presque la connoissance de toutes choses. Quand elle fut un peu revenue à elle mesme , elle se soulagea en pleurant , mais la douleur avoit fait de tels efforts qu'elle n'y put résister. On la mit au lit , & on douta plus d'un mois , si elle seroit plus heureuse que sa Sœur. Il est aisé de juger du triste estat où estoit la Mère , qui , ne pouvant aller voir sa Fille , n'osoit la faire venir chez elle , non seulement de peur de luy nuire en la faisant transporter mais à cause du mauvais air dont sa maison luy paroissoit infectée. Elle n'avoit point d'autre consolation que les visites du Cavalier , qui l'aimant autant

qu'il l'estimoit , ne la quittoit presque point. Les remèdes ayant esté employez avec succès , elle respira enfin sur l'assurâce qu'on luy donna que sa Fille estoit sauvée, & ce fut alors qu'elle ouvrit son cœur au Cavalier, en luy demandant pour elle ce qu'il avoit esté prêt de faire pour sa Cadette. Il la rendit maîtresse de ses volontez , pourveu qu'elle voulust bien luy laisser le temps de se faire aimer, ne voulant point épouser sa Fille, pour peu qu'elle témoignast de répugnance à y consentir. La Mere se chargea de sçavoir ses sentimens, & quand elle fut tout à fait guérie & en estat de se montrer à la grille , ils allèrent l'un & l'autre mesler leurs larmes aux siennes. Cette première visite fut pleine de douleur, & de regrets , & cette

aimable personne ayant témoigné dans deux ou trois autres, des sentimens tres-particuliers de consideration & d'estime pour le Cavalier, la Mere souhaita l'entretenir seule, ne doutant point qu'étant prévenue pour luy aussi favorablement qu'elle seroit, elle ne voulust bien déférer à ses conseils, sur le mariage qu'elle souhaitoit. Elle la pria d'envisager les avantages qu'elle receyroit de cette alliance, soit pour le bien, soit pour le repos d'une vie heureuse, & comme il falloit une réponse précise, parce que tout ce qu'elle luy disoit luy estoit connu, sa Fille luy répondit qu'il n'étoit point question de luy peindre le merite du Cavalier pour luy faire voir qu'il meritoit qu'on l'aimast & qu'elle vouloit bien ne luy plus

cacher que son cœur avoit toujours esté fortement touché pour luy, & qu'elle ne l'avoit cédé à sa Sœur que par un excès d'amitié pour elle, ayant découvert que ce seroit luy faire plaisir. La Mere l'interrompit pour luy témoigner la joye qu'elle ressentoit de ces dispositions, qui mettroient le Cavalier hors d'inquietude, sa délicatesse le portant à souhaiter, si elle vouloit se donner à luy, que ce fust sans se faire violence. Sa Fille l'interrompit à son tour, & l'ayant priée de l'écouter jusqu'au bout, elle ajouta que si elle avoit à se marier, ce seroit au Cavalier préféablement à tout autre, mais que la mort de sa Sœur & la maladie qui luy étoit survenue ensuite avec danger de mourir, luy avoient fait faire de si

serieuses réflexions, sur le peu qu'étoient les choses du monde, qu'elle avoit résolu d'y renoncer, & de se donner tout à fait à Dieu. Cette déclaration fut un coup de foudre pour la Mere : mais elle eut beau faire ; ses prieres ny ses pleurs ne la purent obliger à changer de sentiment, & tous les efforts qu'elle employa pendant plus d'un mois furent inutiles. Il fallut enfin lui permettre de prendre l'habit de Religieuse, & on la vit s'acquiescer de cette cérémonie avec des marques de joye qu'on ne sçauroit exprimer. Comme on se flatte toujours, la Mere espera que l'austerité du Noviciat la dégouteroit, mais la grace qui la soutenoit luy donna toujours de nouvelles forces, & elle fit profession avec le même détachement

ment des vanitez de la terre qu'elle avoit reçu l'habit. Le Cavalier continua de voir la Mere avec de grandes assiduez & comme elle luy imputoit un jour de luy avoir ôté une de ses Filles, qui n'auroit jamais songé à entrer dans le Convent, si elle n'eût pas voulu luy faire épouser sa sœur, il luy répondit qu'il ne pouvoit réparer la perte qu'elle prétendoit qu'il luy eût causée, qu'en se donnant tout à elle, & l'épousant elle même, puis qu'il n'avoit pû épouser aucune de ses deux Filles. La Dame se mit à rire de la proposition, & ce qu'elle écouta ce jour là comme une plaisanterie, devint peu de temps apres une chose serieuse. Le Cavalier qui étoit charmé de sa vertu & de sa conduite, l'avoit aimée, si-tôt qu'il l'avoit

Sept. 1695.

D

connuë. Elle avoit encore de la beauté , & ils étoient tous deux du même âge. Il luy remontra si fortement qu'ayant perdu ses deux Filles , elle n'avoit plus les mêmes raisons qui l'avoient obligée de renoncer à un second mariage, qu'insensiblement elle se laissa persuader. Le Cavalier étoit revenu de toutes les folles passions qui entraînent la jeunesse , & son humeur douce & complaisante, jointe à une solidité d'esprit peu commune , ne la laissoient pas en état de craindre qu'on pût condamner son choix. Ainsi après avoir résisté un peu de temps , elle consentit à être sa femme , & l'on admira la bizarrerie de la destinée , qui ayant rendu le Cavalier amant des deux Filles, dont il sembloit devoir épouser l'Aînée, après la

mort de sa Sœur , lui avoit fait
enfin épouser la Mere.

Je ne puis m'empêcher de
vous parler encore une fois de
la découverte de la Statuë de
Mercure , qu'on a fait auprès de
la Ville de Beauvais, & dont je
commençay à vous entretenir
dans ma Lettre du mois de Juin
dernier. Voicy ce qu'en a écrit
le Perela Porte , Minime , qui
est dans une tres-grande réputa-
tion parmy les Sçavans.

A MONSIEUR ***

MONSIEUR.

Pour répondre à la Lettre que vous
m'avez fait l'honneur de m'écrire
touchant la Statuë de Mercure nou-
vellement découverte , je commence
par vous dire que nous devons nous

D 2

en rapporter aux Curieux qui nous ont dépeint cette Statue , & communiqué l'Inscription , quoy que si l'on les voyoit on pourroit conjecturer par les figures des pierres , si elles ont esté au frontistice de quelque Temple, ou seulement à quelque Autel privé. Je ne crois pas mesme qu'il soit impossible de découvrir par la finesse ou par la grossiereté des traits de l'une , & par la regularité ou le peu de politesse des lettres de l'autre, le siècle auquel elles ont esté faites , observant qu'ayant esté sans doute exposées aux injures du temps & aux corrosions des esprits que la terre renferme dans son sein , leur finesse & leur beauté peuvent en estre altérées ; mais lors que la figure & l'inscription sont aussi connoissables que celles que nous examinons , il reste toujours quelque idée du goût qu'elles ont eu en sortant des mains de

l'Ouvrier, & comme le goust a subi le sort des Sciences & des beaux Arts, dont on a raison de fixer l'Epoque de leur décadence au temps de Galien, il se pourroit que la figure seroit antérieure au Regne de ces Empereurs, ainsi que je vous insinueray, en vous expliquant le mot AVGVSTO, & que du bon goust qu'elles auroient eu dans leur naissance (si vous me permettez de me servir de ce terme) les divers inconveniens que je viens de toucher les feroient paroître d'un goust mediocre. C'est aux Connoisseurs qui sont sur les lieux à nous décider ce point.

SACRVM.

MERCVRIO. AVGVSTO.

CAIVS. IVLIVS. HEALII. I.

S. S. VSVS. L. M.

L'Antiquité ne manque point assez d'agrémens pour ne devoir pas se dispenser d'en donner de nouveaux.

à ses Bijoux. C'est les défigurer que de les embellir, & nous luy devons une veneration assez grande pour ne rien changer aux presens qu'elle nous fait, ny rien y mesler de moderne. Voila pourquoy avant que d'en venir à l'explication de l'Inscription, on me permettra de me récrier contre le Copiste qui a mis neuf U & deux J modernes à la place des V & des I anciens. Ce n'est pas là néanmoins qu'on doit uniquement s'arrester, mais sur ce qu'ayant observé les ponctuations, on n'a pas reflecty que pour donner une connoissance plus claire de l'Inscription, on auroit dû marquer la figure & noter la place de ces points. Ce n'est point une delicatesse, mais une necessité, parce que nous voyons dans les Inscriptions que nous avons dans Narbonne, des Empereurs. Auguste, Trajan, Adrien, &c. que les points ont differemment

La figure ronde ou triangulaire, & sont diversement situez après les mots, selon l'usage des temps qu'elles ont esté faites. Il y a peu de gens qui se donnent le soin de descendre jusqu'à les particulariser; aussi en voit on peu qui conjecturent bien de l'Epoque, lors que l'Inscription ne la marque point, laquelle pourtant la diverse configuration des points peut nous faciliter.

SACRVM. Il est necessaire, Monsieur, pour éclaircir mieux le fait en question de vous faire souvenir que le mot SACRVM a souvent esté pris pour signifier des sacrifices & des Temples, pour des sacrifices quelque fois publics, quelquefois particuliers aux familles; les plus anciens Auteurs font foy de cette verité.

MERCVRIO. Je ne sçaurois donner dans l'opinion de celuy qui a cru que par ce mot, on pourroit entendre

l'Empereur Adrien sous la figure de ce Dieu : car bien qu'il soit certain qu'on a vû dans l'antiquité payenne beaucoup de Princes, prendre le nom de divers Dieux, il est encore plus certain qu'on ne leur a point dressé des autels, des temples, & des statues sous des noms empruntez, & sous d'autres figures que celles qui leur estoient naturelles & ordinaires. La flaterie voulant trop bien perpétuer les excez de sa superstition, ne les exprimoit pas d'une maniere qui pust les rendre douteux à la posterité. Je sçay bien que l'Empereur Commode fut assez foux pour se faire nommer Hercule, quitter les ornemens de sa dignité pour prendre ceux de ce demi-dieu, & faire mettre à sa Monnoye HERCVLI ROMANO mais dans l'autre face il déclara son nom & ses qualitez. L. AEL. COMM. AVG. Ce qu'il pratiquoit écrivant au Senat,

de sorte que l'inscription de Beauvais ne nommant point d'Empereur, elle ne doit pas s'entendre d'Adrien, mais du Dieu Mercure. Je n'ignore point (puis qu'on l'avoüe dans le *Mercuré Galant*) que la barbe ajoutée à la statue a donné lieu à cette conjecture : j'ajoute même avec du Verdier, qu'il a été le premier des Césars qui l'a portée. Cependant il ne l'a point dans deux Medailles que j'en ay, dont l'une est de la seconde année, & l'autre de la troisième qu'il fut Consul, c'est à dire la seconde & troisième de son Empire. Il est vray qu'il regna encore vingt & un an, il auroit pu se faire peindre avec la barbe, mais cela ne nous est point manifesté par aucune de ses figures.

AVGVSTO. Ce Titre ne particularisant pas l'Empereur Adrien, je dis premierement qu'il est donné à Mercure, parce qu'il estoit re-

82 MERCURE

présenté avec l'addition de la barbe d'autant que comme au rapport de Galien , on le dépeignoit ordinairement jeune , l'augmentation qu'on a faite à cette figure , nous est exprimée par le terme AVGVSTO ; ab augendo car avant qu'Octavian Cesar fust honoré de ce titre , on le prenoit si souvent dans ce sens , qu'Ovide y fait allusion lors qu'il fut donné à ce digne Empereur.

Hujus & augurium dépendet origine verbi,

Et quodcumque suâ jupiter auxit ope,

Augeat imperium nostri Ducis , augeat annos.

Or ne voyant point que depuis qu'il devint hereditaire aux Empereurs , ce nom ait esté donné à aucun Dieu , je presume par ces AVGVSTO , que l'inscription & la figure ont esté faites avant qu'Oc-

l'ayant l'eût reçu du Senat. Secondement, je dis que cet AVGVSTO indique que cette Image & cet Autel estoient publics & avoient esté consacrez avec les cérémonies accoustumées. Je dis publics, à la difference des Autels privez & particuliers qu'on ne dedioit pas toujours solennellement. Le même Poëte nous l'assure disant.

Sacra vocant Augusta Patres,

Augusta vocantur

Templa Sacerdotum
dicata manu.

On pourroit m'objcter que le mot AVGVSTO devoit donc se rapporter à sacrum, & non pas à MERCVRIO. Mais cette difficulté se resout aisément, si l'on considere que la propre signification de ce nom est une chose sainte, sacrée & pleine de majesté, telle qu'estoit la Statue dédiée à Mercure, avec la barbe

semblable à celles que Cicéron remarquoit dans les Images & Statues anciennes. Sed illa horrida (barba) quam in statuis antiquis & Imaginibus videmus. Outre que la Statue ayant esté sacrée par les Pontifes, on a dit pour exprimer sa consecration . MERCVRIO AVGVSTO.

CAIVS IVLIVS HEALI. Ces deux premiers mots sentent trop bien le stile Romain, pour pouvoir dire que ce soit un nom Gaulois, comme on veut nous l'insinuer dans le Mercure. Pour HEALI. j'estime que c'est le nom de la Famille de celui qui rétablit le Temple de cet Idole, & que la lettre I de ce nom en vana deux endroits, comme Chorier l'a remarqué après Justus Lipse. Il faut par consequent prononcer HEALII.

Quant aux explications que M^{rs} les Abbez Villain & le Perilleux.

donnent à l'inscription, je les revere
 comme les productions de deux beaux
 esprits, pour lesquels j'auray toujours
 une estime digne de leur profonde éru-
 dition, mais comme vous me deman-
 dez mes sentimens, je dois vous dire
 naïvement, qu'outre ce qu'ils ont
 déjà censuré l'un contre l'autre dans
 le *Mercur Galant*, la premiere
 portant CAIVS. IVLEVS. HEALIS.
 SVSCEPTVM. VOTVM. SOLVIT.
 LIBENS. MERITO. Premièrement
 il n'y a point d's dans l'inscription au
 mot HEALIS. il ne faut donc pas
 l'ajouter, mais dire HEALI, &
 non pas healis. Secondement, on a
 supprimé la lettre i qui fait HEALI.
 ce qu'on n'auroit pas dû puis qu'il
 falloit l'exprimer & l'expliquer.
 Troisièmement on ne peut pas former
 S V S C E P T V M de deux diffe-
 rentes S. S. & du mot V S V S. les
 ponctuations ne le souffrant pas.

Quatrièmement, c'est dénaturer les s. s. & vsvs. que de lire susce-
ptumvotum. Jamais on ne trouvera
dans l'antiquité que ces deux mots
soient figurez par s. s. & vsvs Cin-
quièmement, si le premier v du mot
vsvs, veut dire vouü, & la premiere
f solvit, comment expliquer le der-
nier v. avec l'f? On a fort bien fait
de les taire dans cette explication.
Sixièmement, en bon latin, on ne dit
point, Faire un vœu, s'aquiter d'un
vœu suscipere votum, solvere vo-
tum. *Septièmement* ce libens meri-
tò disent l'un contre l'autre de gran-
des superfluites. On ne voit pas que
dans les anciennes inscriptions de
l'espece de celle cy, ces deux mots se
suivent, du moins je ne l'ay pas vu
dans près de trois cens que j'en ay de
la Ville de Narbonne, ny dans les
Antiquaires les plus curieux.

Pour la seconde explication qui

porte CAIVS. IVLIVS. HERES.
 AVLI. LEGAVIT. IN. SACRO-
 RVM. VSVS. LIBRAS. MILLE.
 supplé frumenti, je dois vous fai-
 re observer premierement que nul
 point ne separant dans le mot HEA-
 LI, les deux premieres lettres HE
 d'avec ALI. on ne peut pas prendre
 les lettres HE pour heres. 2° Que
 nul v n'estant dans le mot healide
 l'Inscription on pouvoit se passer de
 dire AVLI. qui l'admet. 3°. Qu'on
 dit bien en latin Aula, aulæum,
 aulis, & aulon, mais non pas au-
 lum, ny Aulus, comme on le prend
 icy pour un substantif, & qu'aulus
 n'a jamais esté qu'un prenom, si je
 puis m'enoncer de la sorte, de manie-
 re que ne se trouvant pas seul dans
 l'Histoire, de mesme qu'on le fait
 dans cette explication; mais toujours
 en précédant quelque nom, ou prece-
 dé d'un autre, c'est gratis qu'on l'a

inséré. 4°. Qu'encore que les deux S.S. puissent signifier quelque singulier & quelque pluriel, pourvu que le signifié singulier les renferme, elles ne doivent pas estre pointées comme celles-cy, à peine de cassation pour l'une d'elles, ou de mauvaise interpretation. 5°. Pour donner un sens à l'explication, je vois bien qu'il a fallu expliquer la lettre L. qui n'est que penultième, & dire legavit; mais pourquoy violenter l'Inscription & en renverser l'ordre des lettres? 6°. On n'a point fait difficulté d'ajouter une autre L. & de sous-entendre frumēti. L'inscription n'ayant qu'une L. elle se trouve remplie par legavit; à quoy bon en inventer une autre, que pour énoncer libras? Nous pourrions voir au reste, si la mesure estoit bonne du froment, qu'on sous-entend, & qu'on veut faire venir à quatre septiers mesure de Paris, &

*examiner en quel temps les Romains
se sont servis de poids & de mesure
pour les grains. Ne m'obligez pas,
Monsieur, à prononcer & à vous dire
laquelle de ces deux explications est
la véritable. Vous le pouvez vous
même, après les observations que nous
venons de faire, & contentez vous
que je vous donne mon explication.*

CAIVS. IVLIVS. HEALI. I.

S. S. VSVS. L. M.

CAIVS. IVLIVS. HEALI. INS-
TAVRAVIT. SVIS. SVMPTIBVS.
VSVS. LICENTIA. MAGISTRA-
TVVM.

*Les trois premiers mots de mon
Explication ne souffrant point de
difficulté, vous serez sans doute bien
aise que je vous rende raison pourquoy
je dis usus licentiâ Magistratuū.
Il est certain que les Autels & les
Temples ayant leurs loix spéciales, il
y en avoit plusieurs qui interdisoient*

aux personnes privées, jusque mesme aux soins de les tenir propres, de les orner, & de les reparer. L'excez & la delicatesse de la superstition estoient si avant qu'il n'estoit pas permis à tout particulier d'y porter ses presens, ny d'augmenter ceux qui leur avoient esté déjà faits sans permission ou tacite ou expresse, & lorsque les Temples estoient démolis, ou les Autels ruinez, les Magistrats donnoient cette permission. Je pourrois vous prouver ces faits par la difference des quatre Tauropoles qui ont esté des ornemens magnifiques de notre Ville, dont l'un estoit appelé Tauropolium NARBONENSE, ayant esté basti par les Citoyens, & pour eux seuls. Le second estoit nommé Tauropolium Provinciae, parce que la Province ressortissant de cette Ville Metropolitaine, en voulut avoir un Temple qui fust commun à ceux

de ce vaste pays, que les affaires appelloient & retenoient à Narbonne; & cela, parce que le premier n'étoit que pour ceux de la Ville. Le troisieme fut basti par une riche & puissante Dame appelée Tymele, & pour elle en son particulier, aussi est-il nommé dans l'Inscription *Tauropolium à liguria Tymelè imitatum*, d'autant qu'elle l'avoit fait construire sur le plan des precedens. Le quatrieme dont l'inscription n'est qu'un fragment, ne nous indique point pour qui il avoit este basti, nous y trouvons seulement *Tauropolium*. Mais voicy ce qui est évident.

Si tost que le Senat eut décerné les honneurs divins à l'Empereur Auguste, la Ville de Narbonne voulant rendre à la memoire de ce grand Prince des témoignages immortels de son amour & de sa reconnoissance, fit bastir un superbe Temple en son

92 M E R C U R E

honneur, & pour étendre mieux son culte ; on déclara expressement dans les loix de la dedicace de l'Autel qui se voyent encore au Palais de M. le Cardinal de Bonzi, nostre Archevêque, qu'il estoit permis à un chacun, comme Forcatulle le remarque, de nettoyer l'Autel, de l'orner, & de le reparer, d'y faire ses presens & d'augmenter ceux qu'on y feroit. SI QVIS TERGERE, ORNARE, REIFICERE, VOLET, QVOD BENEFICII CAUSA FIAT, IVS, PASQVE ESTO. SI QVISHVIC ARÆ DONVMDARE, AVGERE QVÆ VOLET. LICETO. Sans doute que les loix du Temple de Mercure ruiné près de la Ville de Beauvais, ne permettant point à toute sorte de gens de le reparer, CAIVS IVLIVS HEALI en obtint la permission des Magistrats, que Cicéron appelle des Loix vivantes ; il le repara & le

*rétablit à ses dépens. Voilà pourquoy
je dis CAIVS IVLIVS HEALI.
INSTAVRAVITSVIS SUMPTI-
BVS. VSVS LICENTIA MA-
GISTRATVVM, le tout sans chan-
ger ajouter, ny diminuer rien à l'ins-
cription, le suis, Monsieur, vôtre,
&c.*

Voicy encore trois Sonnets,
qui ont été faits sur les derniers
Bouts rimez de Mrs les Lanter-
nistes de Toulouse. Le premier
est de M. Gillet le Fils, Avocat
au Parlement de Dijon ; le se-
cond de Mademoiselle Chance;
& le troisiéme, de M. de Scho-
ster.

Quelle 'avengle fureur, quelle
rage vous guide,
Insolens Ennemis ? en vain de ton-
tes parts,

94 MERCURE

Vous prétendez pouvoir abattre
 nos remparts ;
 En faveur de Louï la Victoire
 decide.



Vous l'avez vû cent fois dans sa
 course rapide,
 Par des faits inouïs effacer les
 Cefars;
 Comme un simple Soldat affronter
 les hazards,
 Et montrer en tous lieux un coura-
 ge intrépide.



Toujours sage & prudent par de
 nobles emplois,
 Il met la foudre en main à ceux, qui
 sous ses loix,
 Vous chercher des lauriers au milieu
 des tempestes ,



Rendez-vous , il est temps , mille
 Peuples divers ,

Pour voir un si grand Prince, &
 grossir ses conquêtes,
 Sont venus à l'envy du bout de l'
 Vnivers.

I I.

LOVIS du monde entier pourroit
 estre le guide,
 Pour voir ce fameux Roy, l'on vient
 de toutes parts,
 Son bras a renversé les plus fermes
 rempars,
 A son gré de la Paix; de la guerre
 il decide.



Le cours de ses hauts faits est si
 beau, si rapide,
 Qu'il vole au Champ de Mars plus
 loin que les Césars;
 Remporte la Victoire au milieu des
 hazards,
 Prudent à commander, au combat
 intrepide.



Toujours Grand, toujours juste en ses
nobles emplois,
Sa pitié s'applique à maintenir nos
loix,
Son foudre est sur la mer plus crain-
queles tempestes,



Monarque eut-il jamais des talens
si divers?
S'il faisoit tous les ans d'aussi bel-
les conquestes,
On le verroit un jour Maître de
l'Univers.

III.

SVivez encore en vain la fureur
qui vous guide
Ennemis obstinez, sortez de toutes
parts,
Et revenez en foule au pied de nos
remparts,
Attendre avec orgueil que le nom-
bre en décide.
Affectez



Affectez de marcher d'une course
rapide
Figurez vous d'avoir pour soldats
des Césars,
Et quoy que peu portez à braver
les hazards;
Paraissez animés d'un courage
intrepide.



Louis n'interrupt par ses augustes
emplois,
Et de la mesme main qu'il vous don-
ne ses loix
Il forme contre vous ses foudres,
ses tempestes.



Pensez en approchant de ses ram-
pars divers,
Qu'un Heros, tel que toy, sçait gar-
der ses conquestes,
S'il ne veut les ceder pour calmer
l'Univers.

Sept. 1695.

E

Les Vers que vous allez lire
sont de M. de Senecé. Tous
ses Ouvrages sont recher-
chez, & l'estime que vous m'a-
vez témoigné que l'on en fait
dans vostre Province, m'obli-
ge à vous faire part de celuy cy.
C'est l'Imitation d'une Ode La-
tine de M. l'Abbé Boutard, à M.
le Cardinal de Bouillon, sur le
sejour qu'il fait en la belle Mai-
son de Pontoise.

Race des Demi-Dieux, & sou-
tien de l'Eglise,
Bouillon, pourquoy brillant de tant
de Dignitez,
Préferer à la Cour, de vos vertus
à l'épaise,
Le sejour des champs écarter ?

Je n'en suis point surpris. La Mai-
son fortunée

GALANT.

Qui plaist à vostre cœur
vos regards ,

Jouïs d'un doux climat , pompeuse-
ment ornée

Par le noble secours des Arts.



Augmentez par vos soins & par
vostre dépense ,

Les gais appartemens sous de super-
bes toits

Y disputent la grace & la magnifi-
cence

Aux Palais lambrissés des Rois.



Là, des premiers Césars que le mon-
de vit naître

La riche Galerie offre les traits di-
vers ,

Où LOUIS les efface, & s'y mon-
tre leur Maître ,

Comme ils l'étoient de l'Univers.



Là du grand Godefroy la pieuse vic-
toire ,

Dans des Tableaux exquis renaist
sous la couleur ,

Et dans d'autres Turenne embellis
notre Histoire
Des miracles de sa valeur.



Vous-mesme étincelans dans la
Pourpre Latine ,
Au milieu des Hexas vous tenez vof-
tre rang ,
Egal à ces grands noms d'où part vof-
tre origine ,
Digne héritier d'un si beau sang.



A quoy bon vous parler du Pinceau
salutaire
Qui sauve de l'oubly cent Princes
différens ?
De vostre illustre Ayant , de vostre
illustre Pere ,
Dans le marbre encor respirans ?



Le tout mieux célébrer ces char-
mantes Terrasses ,

Ces Jardins suspendus des hautes
murs couronnéz,
Qui favoris de Flore, & retraite
des Graces,
Toujours de leurs dons sont ornéz.



C'est là que d'un coup d'œil aux su-
perbes montagnes,
Qui de vous obeir paroissent s'em-
presser,
Pour vous laisser l'aspect des ferti-
les campagnes,
Vous commandez de s'abaisser.



Dans un lit transparent l'Oiselette,
incertaine,
Baise les murs sacréz de cet heureux
sejour,
S'en éloigne à regret, & va dire à
la Seine
Qu'il est l'objet de son amour.



La Ville qui reçoit son nom de la
Rivière,

Forme un Amphitheatre au sommet
d'un costeau,
Et pour se faire voir s'étalant tous
entiere.

Rit au magnifique Chateau.



Soit pour la promenade , ou pour la
reverie ,
Mille ormeaux enlacez prompts à
faire leur Cour ,
Ont soin de garantir vostre teste
cherie ,
Des ardeurs de l'Asire du jour.



C'est pour vous qu'au Printemps
l'agreable Pomone
Répand ses doux parfums dans les
airs épurez ,
Et courbant ses rameaux vous presen-
te en Automne
Le choix de ses fruits colorez.



Que j'atme la Naiade à vos ordres
docile ,

Qui pousse en se joüant des torrens
de cristal ,

Et va morguer la nuë en ondes
moins fertile ,

Jusqu'auprès de son lieu natal !



D'un Bois impenetrable aux ge-
meaux de Latone

Les Dryades en Chœurs viennent de
tous costez ,

A ce front plein de pourpre ajouter
la couronne

Des Lauriers que vous meritez.



C'est vous , Boutillon , c'est vous , dont
l'illustre presence

De l'aimable colline entretient la
beauté ,

Et par tout sous vos pas la tranquille
abondance

Fait naistre la felicité.



C'est là que sont par vous , Etranger
Domestique ,

*Regalez, accueillis d'un air plein
de candeur,*

*C'est là que, de vos champs l'alle-
greffe publique,*

Vous suspendez vostre grandeur.



*Chacun de vos talens admire l'ex-
cellence,*

*Le sang, l'heureux genie, & l'esprit
cultivé,*

*Charmé de voir en vous à la haute
naissance*

Se joindre un cœur plus élevé.

Le Monastere des Peres Feuillans de la rue S. Honoré estant de fondation royale, les Personnes de la premiere qualité se sont fait honneur d'y avoir des Chapelles, pour y élever de magnifiques Tombeaux, afin de vivre éternellement dans l'esprit des hommes, tandis que leurs

ames reposent dans le sein du Dieu. Je n'entre point dans le détail de ceux qui contribuent à la beauté de cette Eglise. Je vous diray seulement que le Sieur Renard, Lorrain, très-habile Sculpteur, vient d'y dresser un Mausolée somptueux à la mémoire de feu M. le Comte d'Harcourt, dont le nom est si fameux dans l'Histoire. Le Tombeau est d'un marbre appelé Portor, à cause de ses veines qui paroissent d'or. Il est sur quatre Consoles de marbre blanc, sur lequel on voit un Groupe de trois figures, dont la principale est la Gloire du Prince, soutenue par le Temps couché sur des trophées d'armes, tenant un livre en sa main, où sont gravez quelques traits de la vie du Prince. Un Genie est à costé tenant

la Medaille de M. le Chevalier d'Harcour son Fils', le tout d'un seul bloc de marbre blanc, derrière lequel s'élève un Obelisque de marbre bleu de douze pieds de hauteur, sur lequel est un Aigle de Bronze doré, le support de l'illustre Maison de Lorraine. Au devant du Tombeau se voit un bas-relief de bronze doré, chargé d'une des actions de M. le Chevalier d'Harcourt, dans le temps qu'il estoit General des Galeres de Malte. Au dessous entre les Consols, est un Cartouche de bronze doré, où sont gravées les Armes de ces Princes. De chaque costé de ce Cartouche sort un feston de bronze doré, dont l'extrémité s'attache à un musle de Lion de bronze doré, qui couronne la Console. D'autres fest-

rons environnent le Tombeau ,
 & font un ornement merveilleux au Piedestal. Cette Piece est une des plus rares du temps. Tous les Sçavans dans cet Art luy ont donné leur approbation, les Critiques leur estime, & tout le monde son admiration. L'on en fera dans la suite graver des Estampes, pour Yatisfaire les desirs des Curieux.

Il n'y a personne qui n'aime les nouvelles découvertes ; les Sçavans en font souvent, mais il en est peu de la nature de celle dont vous instruira la Lettre que vous allez lire.

A MONSIEUR...

*M*ONSIEUR,

Je vais vous apprendre une nou-

F 6

Welle qui vous surprendra , & que vous ne croirez point d'abord ; mais deffay-je passer dans vostre esprit pour un homme bien credule, & peut-estre bien visionnaire, je me hazarde à vous l'annoncer, persuadé que ce mauvais préjugé ne durera qu'un moment, & ne tiendra point contre les illustres témoignages qui me serviront à la confirmer. Vous connoissez M. Amontons. Vous aimez trop la belle Physique pour ignorer le merite & la reputation d'un homme qui y fait sous les jours de si belles découvertes. Il a donné depuis peu un fort joly Ouvrage, dédié à Messieurs de l'Academie Royale des Sciences, sur la construction d'une nouvelle Clepsydre, & de plusieurs sortes de Barometres, Thermometres, & Hygrometres qui n'ont point encore paru. Ce n'est pas de ces nouvelles machines dont je veux vous entretenir.

Vostre curiosité sur cela sera bien mieux satisfaite si vous avez recours à son livre ; qui se trouve chez le Sieur Lombert, sur le Quay des Augustins ; il s'agit de quelque chose beaucoup plus nouveau & plus extraordinaire. Il vient de donner le secret de converser, & de se faire entendre presque dans le moment à une personne absente de cent lieues. & même d'avantage ; & pour parler selon les termes de l'art, le secret de faire connoître son intention dans un instant à telle distance donnée qu'on voudra. Le voy d'abord où va vostre esprit. C'est, direz-vous, une fausseté & une vision ; ou une speculation vaine & impraticable, s'il y a de la vérité ; il faut qu'il ait à ses gages un esprit follet qui prenne la poste, & qui se charge de ses Lettres. Ensuite faisant reflexion sur l'existence dionysie & incertaine.

ne de ces Follets , & sur le peu de
bonne volonté qu'ils ont pour nous ,
supposé qu'il y en ait , vous pre-
nez des idées plus douces & plus
naturelles. Vous rappelez dans
vostre esprit les pigeons des Egi-
ptiens , les feux nocturnes , les
tourbillons de fumée pendant le jour,
les coups de canon , & mille autres
sortes de signaux , dont on s'est quel-
quefois servi pour faire sçavoir aux
personnes intéressées , la prise d'une
Ville , ou le gain d'une Bataille ;
& vous renfermant dans les inven-
tions de cette espece , vous protestez
que tout le reste vous est suspect , ou
de fausseté , ou de magie. Pour vous
tirer de vostre embarras , je vous
avoueray d'abord que dans cette nou-
velle découverte faut avoir recours
aux signaux , pour expliquer sa pensée
mais c'est un signal simple , unique ,
qui ne se contente pas d'exprimer un

mot , ou une pensée dont on est convenu , comme les signaux ordinaires que vous pourriez imaginer , mais qui peut rendre une Lettre toute entière. C'est un Alphabet réel & véritable , qui d'une distance de sept ou huit lieues , vient par un mystere de Physique jusque dans votre chambre , jusque sur votre table , vous présenter successivement les différentes lettres qui composent les paroles que votre Amy absent veut vous faire sçavoir. Je ne veux pas vous développer aujourd'hui cette Enigme , je n'ay pas permission de reveler le secret , je me contenteray de vous dire que tout consiste dans une machine très simple & très-ingenieuse , composée de deux pieces , dont l'une est vers celui qui parle , & l'autre vers celui qui écoute , disposées de telle maniere , que se mouvant toutes deux en mesme temps à la faveur d'une

lunette de longue vue , que l'écom-
tant à pardevers luy , elles forment
par leur mouvement concerté ce mer-
veilleux alphabet dont je viens de
vous parler L'inventeur l'ayant ma-
ditée longtemps , & s'en estant fait
une vive démonstration dans le
Cabinet , voulut avoir le plaisir de
s'en assurer pleinement par l'expe-
rience. Pour cela il alla le Landy
25. de Juillet à Meudon , dans la
maison d'un particulier, d'où il pou-
voit observer commodement un mou-
lin de Belle ville , Village près de
Paris , & éloigné de Meudon de six
mille cinq cens toises , qui font trois
lieues & un quart de chemin. Là il
disposa sa machine sur une table
placée dans une chambre haute , &
ayant mis l'œil à la lunette , il eut la
satis-faction de voir qu'un homme
qui estoit convenu avec luy de se
trouver à certaine heure précise au

moulin marqué de Belle ville ; que cet homme, dis je , luy exprima clairement , & avec une facilité merveilleuse ces paroles : A Dieu seul honneur & gloire.

M. Hubin , son Ami , qui depuis près de dix ans s'est fait un plaisir de le seconder dans toutes ses expériences , ayant vu avec surprise la promptitude & la fidélité de cette Machine , crut devoir se donner d'honneur d'en entretenir Monseigneur , qui estoit pour lors à Meudon. Il connoist le goust du Prince pour tout ce qu'il y a de beau & d'utile , comme son habileté à construire les machines & à faire les expériences de Physique luy donne depuis longtemps un accès assez favorable à la Cour, il fut aisé d'approcher Monseigneur , de l'entretenir de cette nouvelle découverte , & de luy inspirer la curiosité d'en voir l'épreuve. Le jour fut don-

né pour le lendemain à dix heures du matin , & afin qu'on ne pût soupçonner aucune supercherie , Monseigneur eut la bonté d'écrire de sa propre main ces paroles : Prendray-je le loup , que je courray Jeudy ? Et ayant fait cacheter le Billet ; sans le communiquer à personne ; il l'envoya par un Valet de pied à Belle ville, où devoit se trouver un Operateur. Là le Billet fut ouvert à dix heures précises , & l'Operateur ayant lû ce qu'il contenoit , fit les mouvemens.

M. Amontons qui estoit à Mendon, attaché à la lunette, fit les siens de concert , & tout alla si bien, en presence de M. le Comte de Brionne , député pour assister à l'expérience , que M. Hubin porta dans le moment à Monseigneur, le contenu de son billet , ce qui fut d'une agreable surprise pour le Prince , & pour tou-

te sa Cour, qui en fit ce jour là un
de ses principaux divertissemens. La
nouvelle de cette experience fut don-
née au Roy par Monseigneur, &
le bruit s'en estant répandu à la Cour,
Son Altesse Royale Madame, mar-
qua de la curiosité pour une nouvelle
épreuve. Elle se fit à Saint Cloud le
Mardy second d' Aoust, & réussit
comme à l'ordinaire. Enfin, Mon-
sieur, on en fit une troisième épreuve
deux jours après en faveur de Made-
moiselle, qui n'avoit pu se trouver à
celle de Madame. Cette jeune &
spirituelle Princesse voulut avoir part
à l'operation Elle se tint auprès du
Speculateur, & s'attachant à obser-
ver le mouvement de la Lunette, elle
eut le plaisir de voir sur un Alpha-
bet qui y estoit attaché paroistre suc-
cessivement les lettres qui composoient
le billet qu'elle s'estoit donné la peine
d'écrire, où il y avoit ces paroles :

Je souhaite que cette , nouvelle découverte soit aussi utile qu'elle est surprenante.

Je croy , Monsieur , qu'en voila assez pour vous convaincre du fait. Les témoins que je prens la liberté de citer , ne sont pas d'un rang à estre recusez. Il ne s'agit que de vous dire où tend cette nouvelle découverte , & quel usage on en peut tirer. A ne regarder cela que comme une simple curiosité , & une recreation mathématique , vous m'avouerez qu'il est fort joli & nouveau , que deux Amis éloignez de quatre ou cinq lieues , ou mesme davantage , mais dont les maisons ou Chasteaux se peuvent voir à la faveur d'un Telescope , puissent s'entretenir ensemble à tous les quarts d'heures du jour. Cette nouvelle maniere de rapprocher les personnes qui s'aiment , & de leur donner une communication ma-

tuelle de leurs pensées, dans une absence réelle & effective, doit paroître fort ingénieuse & d'un grand agrément pour ceux qui en font l'épreuve, mais ce n'a point été là le seul dessein de l'Inventeur. Il a porté ses vues plus loin; & il est aisé de voir que pour peu que les Souverains voulussent convenir ensemble, on pourroit facilement établir une communication de Paris à Rome, à Madrid, à Vienne, &c. à la faveur de laquelle on seroit instruit presque sur le champ, du moins en peu d'heures, de tout ce qui arrive de remarquable dans les Provinces & les Royaumes éloignez; car supposé que je puisse faire connoître ma pensée à un homme dans une distance de quatre ou cinq lieues, celui qui la reçoit à cette distance, peut dans un moment la transmettre à un autre également éloigné, cet autre la

peut porter à un troisieme ; & ainsi de distance en distance je feray , pour ainsi dire , voler une Lettre jusqu'aux extrémités de l'Europe. Il n'y a qu'à établir d'espace en espace des Observatoires avec des Mathématiciens pour spéculer. Cette dépense n'iroit pas si loin qu'on se peut l'imaginer , parce qu'on pourroit se servir des Tours & des Clochers qui se trouvent frequemment , sur tout dans un país aussi peuplé que la France. Cependant, Monsieur, je vous permets de regarder ce dessein comme une belle idée , qui est vraie qui est démonstrative , mais dont l'exécution est comme impossible, sur tout dans un tems où nous sommes dans la triste nécessité de ne pouvoir parler à nos voisins que par la voix terrible des Bombes & du Canon. Du moins conviendrez vous qu'il ne seroit pas impossible au Roy

de sçavoir à coup près, & toutes les heures du jour, ce qui se passe sur la Frontiere, ou dans une Ville assiegée. Il ne paroist pas que cette dépense fust considerable pour un grand Prince. M. Amontons démontre par les supputations exactes qu'il en a faites, qu'elle seroit moindre que celle des Courriers extraordinaires qu'on dépêche sans cesse, & qui malgré leur zele pour le service du Roy, sont bien éloignés de faire la même diligence, mais la Cour est sage & éclairée, elle est instruite de cette nouvelle découverte, elle en tirera l'usage qu'elle jugera à propos. Quand cette ingénieuse nouveauté ne feroit d'autre effet que de la divertir & de l'occuper agreablement pendant une heure ou deux, comme il est arrivé récemment jusqu'à trois fois, l'In-

vôtre s'estime heureux, & bien payé de l'application qu'il a eue à la méditer. Pour moy, Monsieur, qui connois votre amour pour les beaux Arts, & votre curiosité pour tout ce qu'ils peuvent produire de rare & d'agréable, je me suis fait un plaisir de vous entretenir de cette nouveauté. Le vous en diray davantage à mon retour dans la Province. L'heureuse situation de ma maison par rapport à la vostre, me donnera lieu de vous en instruire par vostre propre experience & pour peu que cela vous fasse plaisir, une distance de trois lieues ne m'otera point la liberté de vous repeter plusieurs fois le jour, que je suis Monsieur, vostre, &c.

Le 25. du mois passé, Mrs de l'Academie Françoisse solenniserent, selon leur coutume, la Feste de Saint Louïs, dans la Chapelle

Chapelle du Louvre. M. l'Abbé Testu Mauroy, l'un des quarante de ce Corps, celebra la Messe, pendant laquelle on chanta plusieurs Motets de la composition de M. Oudot. Il réussit à son ordinaire, & la Musique fut trouvée tres-bonne. Ensuite M. l'Abbé de Belle-garde prononça le Panegyrique du Saint, & prit pour son texte ces paroles du second livre des Rois, chapitre 22. *Accinxisti me fortitudine ad praelium, incurvasti resistentes mihi subtus me.* Il divisa son discours en deux parties; & après avoir montré dans la premiere que Saint Louis avoit toujours soutenu les efforts de ses Ennemis avec le courage le plus intrepide, il fit voir dans la seconde que la puissance absolüe que Dieu luy avoit commise, ne l'a-

Sept. 1695.

F

voit jamais autorisé à se rien permettre contre les devoirs d'un véritable Chrétien. Il n'y a rien de plus vif que la peinture qu'il fit des perils que ceux qui veulent mener une vie pure & innocente, ont accoutumé de rencontrer à la Cour, & à la honte des Peres & des Meres qui prennent si peu de soin de l'éducation de leurs Enfants, il n'oublia pas cette pieuse maxime de la Reine Blanche, qui faisoit sans cesse entendre à son Fils, qu'il devoit plutôt laisser perdre sa Couronne, que de rien faire dont la Majesté de Dieu pût estre blessée. Il dit à Mrs de l'Académie, que quoy que leurs Ouvrages leur assurassent l'immortalité, cette gloire n'estoit rien s'ils ne cherchoient à bien vivre pour obtenir une sainte

mort. L'aprèsdînée de ce même jour, l'Académie tint une séance publique pour distribuer les Prix. On leur les deux Pièces qui les avoient remportez, & on donna celui d'éloquence à M. Brunel, Procureur du Roy au Bailliage de Rouën, qui l'a déjà eu une autre fois. Son Discours reçut de grands applaudissemens dans cette Assemblée. Le Prix de Poësie fut donné à M. de la Granche, Secrétaire du Roy & Avocat au Parlement.

Vous me demandez les raisons de la dissolution du Mariage du Prince de Brunsvic Lunebourg, & de la Princesse son Epouse. Vous les trouverez dans le Factum que je vous envoie.

G 2

FACTUM.

ILy a déjà quelque temps que Madame la Princesse, cy devant Epouse de S. A. le Prince Electoral de Bransvic-Lunebourg, a commencé à témoigner quelque froideur pour sadite Altesse son Epoux, qui ayant esté fomentée par la malice de méchantes gens, la porta enfin à aller trouver S. A. serenissime le Duc George Guillaume son Pere, & à luy faire des rapports mal fondez sur beaucoup de choses contre S. A. le Prince Electoral, afin de colorer en quelque façon son procedé & ses froideurs, & pour émouvoir sadite A. S. son Pere à vouloir la retirer chez luy, où elle fit voir par toutes ses manieres, que ses intentions alloient à une entiere separation; mais S. A. serenissime le Duc son Pere ne

pouvant approuver une conduite si étrange , l'exhorta en Pere d'avoir pour S. A. le Prince Electoral son Epoux , des égards plus conformes à ses devoirs , & la renvoya à Hanovre , où Son A. Electorale de Brunsvic Lunebourg , son Beaupere , ne manqua pas aussi d'employer de son costé tous les soins imaginables auprès de Madame la Princesse , pour la ramener dans le bon chemin , & pour rétablir l'union entre le Prince Electoral & elle , à quoy elle donnoit souvent de grandes esperances par des promesses reiterées , mais elle continua de témoigner en effet le contraire par sa conduite.

Cependant l'Esté passé , lors que le Prince Electoral devoit estre bien tost de retour de Berlin , où il estoit allé pour rendre une visite à S. A. Electorale Madame l'Electrice de Brandebourg , sa Sœur , Madame la

Princesse, bien loin de l'attendre se bâta au contraire de l'éviter, & voulant se retirer chez S. A. S. le Duc son Pere, il trouva cette conduite également opposée au devoir de Madame la Princesse Electorale, & aux exhortations paternelles qu'il luy avoit faites là dessus, & le ressentit d'une maniere qu'il ne voulut point la voir, mais la fit conduire à un de ses Bailliages nommé Abt-
den.

Pendant le séjour que Madame la Princesse y fit, S. A. Serenissime son Pere, aussi bien que S. A. Electorale, son Beaupere, luy firent remontrer par leurs Ministres l'injustice de son procédé, & les inconveniens qui en naistroient, mais demeurant, nonobstant toutes sortes de remontrances, ferme dans sa resolution de ne vouloir plus retourner à Hanovre, on la fit conduire dans un Bail-

liage dépendance d'Hanovre, nom-
mé Lovenan. Depuis estant demeurée
inébranlable dans ce qu'elle avoit
projeté, le Prince Electoral a cru
que le lien de son mariage avec Ma-
dame la Princesse ne pouvoit subsister
puis qu'elle le dissolvoit par une dé-
sertion si manifeste, & a supplié
leurs Alteesses Electorale & Serenis-
sime son Pere & son Beupere, de
vouloir choisir quelques uns d'entre
leurs Ministres & Conseillers, tant
Ecclesiastiques que Seculiers, pour
en former un Tribunal autorisé de
connoistre de cette affaire, & d'en
décider suivant les Loix & les Cou-
tumes observées dans l'Eglise de la
Confession d'Ausbourg. Sur quoy
leursdites Alteesses Electorale &
Serenissime n'ayant pu se dispenser
de déferer à la juste demande de Son
Altesse le Prince Electoral, ils nom-
merent chacun deux de leurs Conseil-

lers Ecclesiastiques, deux Seculiers, & conjointement un Ministre d'Etat, pour en estre le President, les constituant pour Juges dans cette affaire, après les avoir dispensez, quoad hunc actum judicialem, du serment qu'ils leur avoient presté, & après leur en avoir fait prêter un autre expressement à l'égard de l'acte judicial, par lequel on les autorisoit.

En vertu de quoy le President & les Juges à ce nommez s'estant assemblez, Son Altesse le Prince Electoral fit intenter devant eux par son Avocat, qu'il avoit autorisé pour cela, l'accusation de désertion contre Madame la Princesse son Eponse, qui luy ayant esté communiquée pour y répondre, elle persista avec la même fermeté dans la résolution de ne vouloir plus vivre avec Son Altesse le Prince Electoral.

Ce neanmoins on députa quelques-uns des Juges vers elle , pour tenter encore s'il seroit possible de la ramener à d'autres sentimens, & pour tâcher de rétablir l'union entre elle & Son Altesse le Prince Electoral; mais tout fut inutile , & Madame la Princesse déclara enfin une fois pour toutes , qu'elle ne vouloit jamais retourner auprès de Son Altesse le Prince Electoral ; de sorte qu'il ne restoit plus aucun espoir de la détourner de sa désertion obstinée. C'est pourquoy les Juges procederent à la fin dans la cause, & prononcerent la Sentence publiée le 28. Decembre 1694. à Hannover, portant dissolution entiere du Mariage entre Son Altesse le Prince Electoral & Madame la Princesse , suivant les Constitutions qui s'observent dans l'Eglise de la Confession d'Ausbourg , en de pareils cas de désertion , & que

mettent la Partie innocente en pleine liberté.

C'est une chose surprenantè que la dépense que les Anglois & les Hollandois ont faite cette année pour bombarder nos côtes. Outre celle de cinquante à soixante gros Vaisseaux , qui montent à plusieurs millions , il leur a fallu un grand nombre de Galiores à Bombes, sans compter les Machines auxquelles ils donnent le nom d'*Infernales* , & que nous pouvons appeller *inutiles* , puis qu'aucune ne leur a réussi , quoy que ces machines aient esté inventées pour renverser des Villes entieres , & qu'elles renferment non seulement de grands magasins de poudre, mais encore toutes les sortes de machines que la poudre peut faire jouer. Nous avons vû jusques icy

que toutes les choses d'invention nouvelle ont esté perfectionnées avec le temps, & que ce qui estoit peu considerable d'abord, l'est devenu beaucoup dans la suite; mais les machines nommées Infernales ont eu un sort tout contraire, & depuis qu'on a commencé à s'en servir, leur effet a esté moins grand d'année en année. Si elles en ont fait quelque peu à S. Malo il y a trois ans, elles n'ont pas eu le moindre succès depuis ce temps-là. Aussi les Hollandois ont-ils esté si mal satisfaits de tous ces Bombardemens, qu'ils ont déclaré qu'ils n'en vouloient plus faire, qu'ils ne contribueroient plus à cette dépense, & qu'ils ne renvoyeroient plus leurs Galioles à Bombes. Il est vray que nous avons si bien sceu nous précautionner

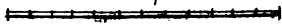
contre cette sorte d'hostilité , que nos Ennemis sont forcez de convenir , que même quand nous n'armons pas ; toute leur puissance maritime ne sçauroit nous apporter aucun dommage.

Je vous envoie le dessein d'une Carcasse que les Anglois ont jettée à Dunkerque, & qui a été trouvée vuide sur le sable. Elle pese trois cens livres toute vuide.

Le 16. du mois passé il se passa une action des plus éclatantes dans le College des Jesuites de Bourdeaux. M. Denis, fils de M. le Procureur General du Parlement de Guienne , soutint une These dediée à M. le Comte de Toulouse, Amiral de France, Gouverneur de Bretagne, & tous les Corps de la Ville avec tous leurs Chefs, se firent un honneur de témoigner leur zele pour ce



Echelle d'un pied.



F. Erdinger scul.

Prince, en se trouvant à cette action. Elle commença par une harangue du Répondant, que ce début fit admirer de toute cette illustre Assemblée. Le sujet étoit cette question de Philosophie, *d'où vient que les Parens ont quelque penchant particulier pour quelques uns de leurs enfans.* La question donna lieu à dire des choses fort avantageuses au Prince, que chacun sçait estre fort aimé de Sa Majesté, puisque l'inclination n'est autre chose que la sympathie, ou la ressemblance de qualitez éminentes, de sublimité de Genie, de grandeur d'Ame, de douceur de mœurs, &c. La These gravée exprés par le Sr Drevet, estoit magnifique. Elle representoit au naturel, la personne du Prince en Buste sur un beau Piédestal, & elle avoit esté gravée

d'après un Portrait fait par M. de Troye. Les Dames à l'exemple de Madame la Procureuse, Generale, ont fait enchasser ce buste dans un quadre doré ; de sorte qu'à l'heure qu'il est , il n'y a point de Maison de qualité à Bordeaux où l'on ne voye le Portrait de cet aimable Prince. La These de Satin magnifiquement ornée fut placée sous un riche dais, dressé au dessus d'un fauteuil à deux carreaux de velours sur une grande estrade. M. le Marquis de Sourdis , Commandant dans la Province, & M. l'Intendant estoient au bas de l'Estrade avec les Officiers de guerre & la Noblesse. M. l'Archevesque , à la teste des deux Chapitres , estoit placé dans le Sanctuaire de la Chapelle dans laquelle on estoit assemblé. M.

le Premier President , vis-à vis de l'Estrade , à la teste du Parlement , faisoit face au dais & au Répondant. La Cour des Aides estoit à une extremité de l'hémicycle du Parlement ; les Jurats ou Echevins , à l'autre. L'Université estoit sur la ligne du Répondant. Les Tresoriers, le Prefidial , la Bourse , &c. estoient placez derriere le Parlement, en l'Hemicycle.

Le Recteur de l'Université, ancien Docteur Regent de la Faculté de Droit , fit l'ouverture de la These. On y proposa plusieurs questions nouvelles & curieuses, comme *de l'Âme des Bestes , de la Poudre de sympathie, de la vertu attractive de l'Aymant, du vide, &c.* Le flux & reflux de la mer n'y fut pas oublié en faveur de l'auguste Mécenas.

Toutes ces belles & difficiles matieres ne servirent qu'à faire paroistre la conception heureuse du Répondant , la penetration de son esprit , sa vivacité noble & temperée , & enfin sa facilité surprenante à s'énoncer avec agrément. Il est bien fait de sa personne , & a un extérieur qui convient parfaitement aux premières Magistratures auxquelles il est destiné dans la profession qu'il doit embrasser. Il ne faut pas s'étonner de ce grand succès , puis qu'il a l'avantage d'être Fils d'un Pere tres-éclairé , à qui Sa Majesté a témoigné depuis peu par une grace considerable, la satisfaction qu'Elle a des services importans qu'il continue de luy rendre , ainsi qu'au Public , dans la Charge de Procureur General. Madame sa

Mere, qui est de la Famille des Pontac, si celebre dans le Parlement de Guyenne, joint à tous les agrémens d'un esprit gracieux, vif & délicat au dernier point, une pénétration, & une solidité peu ordinaire aux personnes de son Sexe, mais fort commune dans celles de cette illustre Maison.

Le premier jour de ce mois M. le Marquis de Boissière, grand Sénéchal de l'Agénois & Condomois, accompagné de la Noblesse de cette Ville, presenta au Parlement les Lettres de M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de Guienne pour les enregistrer. Mr de Bourlemont, Archevêque de Bordeaux; M. de Bezons, Conseiller d'Etat & Intendant de Province, & M. le Marquis de Virafel, Maître

des Requestes , prirent seance. Les Maires , Jurats & Gouverneurs de la Ville , s'y trouverent aussi ; mais d'abord il s'éleva un differend entre la Noblesse & les Jurats. M. Cambout , Avocat & Jurat , ayant trouvé la place destinée aux Jurats occupée par la Noblesse , parla sur le champ au nom de ses Collegues, M. Fourmel de Tayac , tous deux Gentilshommes & Jurats , & fit un discours tres-fort, pour faire voir que les Jurats de Bordeaux étoient nobles par privileges , & Commandans de la Noblesse comme Gouverneurs de la Ville. M. le Marquis de Boissiere répondit que la Noblesse en Corps ne devoit ceder qu'au Clergé. M. de la Trene , premeier President , ramassa les voix , & il fut prononcé que les Jurats tiendroient

la place accoutumée , & qu'on porteroit des bancs pour la Noblesse au costé droit de la Chambre d'Audience. Ce differend ayant esté jugé , M. d'Ussault , Fils de M. d'Ussault la Croix , Conseiller en la Grand'Chambre, & Petit-fils de feu M. d'Ussault , si celebre par sa science & son érudition , parla sur les Lettres de M. le Duc de Chaulnes , & fit un Discours plein d'éloquence , qui luy attira l'applaudissement de toute la Chambre , devant laquelle il a déjà parlé plusieurs fois quoy qu'il ne soit âgé que de vingt-deux ans , & receu Avocat depuis peu de temps.

Je vous envoie une Fable de M. Diereville , dont le nom vous est connu par plusieurs Ouvrages d'un bon goust que je vous en ay déjà envoyez de la façon.

LE ROSSIGNOL
& les Fauvettes.

DEpuis le retour du Prin-
temps ,
Un Rossignol & deux Fauvettes ,
A former à l'envi les plus aimables
chants ,
Passoient les jours dans leurs re-
traites.
Ces Oiseaux tous d'accord, par mille
sons divers
Faisoient retentir les bocages ,
Tous les Bergers charmez de leurs
tendres ramages ,
Venoient entendre leurs concerts.
Tout leur applaudissoit; les Nymphes
des Fontaines ,
Pour les entendre mieux calmoient le
bruit des eaux ,
Et les Zephirs pouffoient de plus
douces haleines ;

Il n'estoit permis qu'aux Echos
De repeter des chants si beaux.

Pour les rendre plus agreables ,
Le silence regnoit dans ces aimables
lieux

Quand un Hibou des plus épouvanta-
bles ,

Jaloux de ces concerts tendres, har-
monieux ,

Y mela ses cris effroyables.

Cet horrible & vilain Hibou ,

Caché dans le creux d'un vieux
Hêtre ,

Et craignant toujours de paroi-
se. contentoit de crier par un
tron.

Le Rossignol , loin de se taire ,
Dilata son gosier, & par des roule-
mens ,

Mieux soutenus & plus char-
mans ,

Confondit du Hibou l'audace témé-
raire.

Ge sot Oiseau de nuit tout bouffi de
colere

D'entendre de si doux accords ,
Vient encore à son trou faire des cris
plus forts.

Tâche d'imiter l'Asne, & comme luy
vent braire.

Le Rossignol ne se tait pas ,
Le Hibou vainement à le troubler
s'appreste.

Contre les cris affreux d'une si laide
beste ,

Les chants n'en ont que plus
d'appas.

Il sçait triompher de sa rage ,
Ses chants sont toujours enten-
dus ;

Mais les Fauvettes , quel dom-
mage !

Plus timides que luy , ne luy répon-
dent plus .

Par les plus tendres tons sans cesse
il les engage

A reprendre les chants qui l'avoient
enchanté,

Mais en vain il les presse, il n'est
plus écouté :

Il s'en plaint jour & nuit de boc-
cage en boccage.

Helas, dit-il en son langage,

Pourrèbles n'ay je tant chanté

Que pour estre privé de leur char-
mant ramage ?

Après un beau Printemps, hélas !
quel triste Esté

Vai je passer dans un lieu si sau-
vage ?

Etoit-ce là le prix que j'avois mé-
rité ?

Dans le cruel ennuy dont il est tour-
menté

Peut-estre en dit-il davantage.



Dans ces Vers reconnoissez-vous,

Ennemis des plaisirs des autres.

Quand vous en devenez jaloux,

N'en pouvant pas faire les us-
res,

Et qu'enfin vous troubliez des passe-
temps si doux

N'êtes-vous pas de vrais Hi-
bons?

On a eu avis de Florence qu'un
fameux Rabin, après avoir esté
instruit par quelques Peres Do-
minicains des veritez de nostre
Religion, renōça au Judaïsme, &
fut baptisé publiquement le 15.
du mois passé, jour de l'Assom-
ption de la Vierge, dans la gran-
de Eglise que l'on appelle le
Dome parce que celle de Saint
Jean, dans laquelle on a accoutu-
me de faire tous les Batefmes,
n'auroit pas esté assez grande
pour contenir tout le Peuple,
qui voulut estre témoin de cette
Ceremonie. Elle fut faite avec
toute

toute la sollemnité possible par M. l'Archevesque de Florence en presence de Monsieur le Grand Duc, qui voulut bien faire l'honneur à ce Rabin d'estre son Parrain, & de M. le Cardinal de Medicis, avec les deux Princes, Fils de Son Altesse Serenissime. Les Peres Dominicains qui l'avoient éclairci dans tous ses doutes, furent toujours prêts à répandre aux questions qui luy furent faites. Il a pris le nom de Cosme Augustin. Medicis, Cosme étant le nom de Monsieur le Grand Duc, & celui d'Augustin devant servir à le faire souvenir de sa conversion, semblable en quelque maniere à celle de ce grand Docteur de l'Eglise. Il est âgée d'environ trente-trois ans. C'estoit le premier Rabin de Jerusalem, le

Sept. 1695.

G

Chef de tout leur Sanhedrin , & par consequent de toutes les Synagogues du monde. Plusieurs Juifs disoient alors à Florence que leur Pape s'estoit fait Chrestien. Il est d'ailleurs tres sçavant, & estimé le plus habile qu'ils connoissent, de sorte qu'il y a lieu d'esperer que cette conversion aura des suites heureuses. Si tost qu'il fut batisé, Monsieur le Grand Duc luy donna une bague de deux cens pistoles. Il est incroyable avec quelle bonté , & quelle libéralité, ce Prince en a tousjours usé avec ce Rabin , pour venir à bout de tous les obstacles qui le pouvoient empescher de se convertir. Il n'oublie rien de tout ce qu'on peut imaginer pour faire entrer dans le Christianisme quelque un de ces pauvres aveu-

glez à la moindre occasion qui s'en présente. Parmi les Dominicains qui assisterent à la cérémonie dont je viens de vous parler, estoit l'Inquisiteur de Toulouse, envoyé par le Pape, à qui Monsieur le grand Duc avoit demandé un homme versé dans la loy Mosaique. Le Rabin qui a reçu le Batefme, estoit venu d'Egypte il y a un an, pour recueillir les aumosnes des Juifs que l'on souffre en Italie. Il a fait présent à Monsieur le Grand Duc de deux volumes, écrits, à ce qu'on prétend, de la propre main de David.

Les Microscopes sont devenus si à la mode depuis quelque temps, que vous ne ferez pas fâchée de voir le Traité qui suit. Il est de M. Verduc le Fils.

G 2

DISCOURS

SUR L'UTILITE'

DU MICROSCOPE.

PArmy toutes les inventions de ce siècle, celle du Microscope, est sans doute la plus belle & la plus ingénieuse. Depuis que cet instrument est en usage, on a fait mille découvertes dans l'Anatomie & dans la Physique. Qui n'admireroit pas ce nombre presque infini d'yeux qu'on découvre avec le Microscope dans l'araignée, l'arrangement & la situation de ces petites écailles qui couvrent le dos de ce petit insecte qui perce le bois & qui ronge les étouffes? Qui ne seroit pas surpris, en voyant cette admirable peinture, & cette variété de couleurs sur les ai-

les d'un papillon ; les petites ailes du Cousin , leur couleur argentée , la structure merveilleuse de sa trompe , qui est une petite seringue avec laquelle il prend sa nourriture ? Mais dans les sauterelles , quelle admirable structure que celle de leurs poumons ? Voyez toutes ces trachées , comme elles se ramifient & s'étendent par tout leur corps. Quel plaisir pour un Curieux , qui aime la nature , de pouvoir examiner à son aise jusque dans l'intérieur des choses les plus petites ? de voir dans les abeilles , par exemple , ce petit sac membraneux , qui contient le miel ; dans le ver à soie , les admirables cocons que forme sa trachée artère ; dans le limaçon , qui est hermaphrodite , ses yeux qui sont au bout de ses cornes ; de découvrir même dans ces yeux , trois humeurs ; d'y voir des muscles semblables aux

nostres ? Enfin je serois infini si je voulois rapporter toutes les choses admirables qu'on découvre avec le Microscope; On pourra voir ce qu'en a écrit le sçavant & curieux Hœck dans sa Micrographie.

Qui croiroit encore que dans un poux, il y eût un cœur, un cerveau, des nerfs, des pœmons, des ovaires ? C'est pourtant une vérité incontestable. En regardant ce vil insecte, dont le corps paroît aussi transparent que du verre, qui ne sera pas surpris de voir comment le sang qu'il suce, monte dans sa trompe ? comment il descend dans son estomac ? comment, après s'estre digéré, il circule dans toutes les parties de son corps ? comment enfin les muscles & les tendons se meuvent ? mais ce qui est de plus étonnant, c'est de voir dans l'œuf ou dans une lente de poux ce point saillant par où toutes les

parties de l'embryon commencent à se développer. Je me souviens que Levenhoeck, ce sçavant homme, & ce grand curieux des plus petites choses de la Nature, nous apprend encore beaucoup de particularitez sur la generation des puce. Il dit que ce petit Insecte est sujet aux mêmes metamorphoses que les Papillons : qu'il sort d'abord de l'œuf d'une puce un petit ver ; que ce ver se renferme dans une coque de soye, pour se changer en une nymphe dorée, & que lors que l'Esté approche, il sort de cette nymphe une véritable puce. Y'a-t-il rien de plus merveilleux que cette metamorphose ?

Tous ces admirables changemens du pour mieux parler, tous ces developemens de parties que l'on remarque dans les insectes, depuis qu'on s'est si heureusement servi du Microscope, font bien voir l'erreur

des Anciens , lors qu'ils ont crû que les vers & tous les autres insectes ne s'engendroient que de pourriture. Ils s'imaginoient qu'un ver , qu'un limacon , n'avoient point de semence pour principe de leur generation , qu'ils devoient leur naissance au hazard , quand quelque matiere venoit à se corrompre. Mais l'on a quitté cette ancienne opinion ; l'on s'est convaincu par mille experiences aussi veritables qu'elles sont curieuses , que toutes les generations n'ont qu'un même principe : que les insectes même , dont la seule petitesse nous porte à les mépriser , s'engendrent comme les plus grands animaux , d'une semence , ou d'un œuf que la femelle a pondu , & que par tout où il s'engendre des insectes , il y a des semences , ou de petits œufs , que la chaleur de l'air , & la fermentation des matieres où ils sont renfermez ,

fait éclore, pour en faire sortir ces petits animaux.

Que l'on cesse donc de s'étonner, si l'on voit des insectes en tant d'endroits, & si l'on en voit sortir des plantes & des arbres. Il y avoit dans ces plantes & dans ces arbres des nids cachés, des œufs qui se sont éclos, & dont les insectes qui en sont sortis, se sont fait jour au travers des fibres de la plante ou de l'arbre. Les chenilles, par exemple, que l'on trouve ordinairement sur les sauls, renfermées dans les petites éminences de cet arbre, sortent des petits œufs qu'une espèce de mouche y laisse en perçant l'arbre. La mouche choisit les petits nœuds du saul, qui sont les plus tendres & les plus aisés à percer; avec le bout de son ventre, qui finit en aiguillon, elle perce ces bosses ou ces éminences; & lors que le trou est assez grand pour

entrer, elle se retire au fond de cette petite chambre, pour ainsi parler, elle s'y met à son aise, pour y pondre ses œufs ; après quoy elle sort de ce trou, & s'en va chercher ailleurs sa nourriture. Le trou que la mouche avoit fait à l'arbre, disparoist ensuite, & s'efface tout-à-fait à mesure que l'arbre vient à croistre. Quelque temps après que ces petits œufs ont esté pondus, il en sort de petits vers, qui ont chacun vingt pieds. Mais une chose à remarquer, c'est que ces vers, après avoir rongé tout le dedans du bois pour se nourrir, & ne pouvant rester renfermez plus longtemps dans cette prison, ils percent avec l'anus les petites bossés qui les contiennent, pour se décharger le ventre de leurs excréments ; & ne trouvant plus rien à manger, ils sortent dehors. Estant tombez à terre, ils la creusent d'un bon demi pied, pour y faire une pe-

tite fosse , où ils puissent travailler leur toile. Enfin ces vers, après avoir demeuré quelque temps cachés sous terre, lors qu'ils sentent venir la chaleur du Printemps , & que le saule commence à pousser ses branches & ses feuilles , ils se metamorphosent en de nouvelles mouches , qui prennent l'essor dans l'air.

C'est encore quelque chose d'assez curieux pour un Physicien , de savoir comment s'engendrent les vers qu'on trouve dans le fromage. La mouche qui les produit , choisit dans le fromage un petit trou, pour y fouer le bout de sa matrice, qui s'allonge en pointe. Après qu'elle l'a introduit assez avant dans ce trou , elle se charge de ses œufs , elle en fait pour le moins deux cens. Le ver qui sort de ces œufs s'occupe d'abord à ronger le fromage ; & il le ronge si bien , qu'il penetre jusque dans le

milien, qui est toujours plus tendre.

Enfin le Microscope fait voir des choses fort curieuses dans cet insecte. On découvre parfaitement bien son cerveau sa moëlle de l'épine, ses nerfs, ses trachées, &c plusieurs autres parties encore plus petites. On admire sur tout, en examinant les mouches qui produisent ce ver, la structure singulière des parties destinées à la génération; car dans le mâle cette partie n'est pas comme celle des autres insectes; elle est courbée comme les filamens des plantes, qui se frisent en se recoquillant, &c par le bout elle est percée d'un grand trou, pour recevoir la vulve.

Mais à l'occasion d'insectes, il est bon de rapporter le sentiment du fameux Syammerdam. Il prétend contre Graëf, qu'il n'y a point de communication des vaisseaux diffé-

rent avec les vésicules séminaires : il dit que ces vaisseaux se joignent seulement avec un conduit particulier qui sort des vésicules séminaires, & qu'ensuite ils s'insèrent dans l'urètre : c'est ce qui se remarque dans la plupart des insectes, où l'on voit que les vaisseaux déferents ne communiquent point avec les vésicules, mais plutôt qu'ils s'insèrent fort loin de ces vésicules avec un conduit particulier qui en sort, pour se réunir en un seul canal commun, qui va s'ouvrir tout droit dans l'urètre.

Il y a pourtant des insectes où ce conduit, qui sort des vésicules, se porte droit dans l'urètre, sans se joindre avec le déferent pour faire un canal commun : cela se voit manifestement dans les scarabées, où les vésicules séminaires sont beaucoup plus grosses que les testicules.

Présentement pour parler des Blan-

tes, combien y a-t-on découvert de nouvelles parties depuis l'usage du Microscope ? N'étoit-ce pas faute de cet Instrument qu'on avoit dit qu'il y avoit des plantes qui venoient sans semence. En effet avant cette invention il étoit impossible d'apercevoir ces semences, & ces graines indivisibles qui sont sur le dos des plantes capillaires. Mais une chose fort curieuse, & que j'ay contemplée plus d'une fois c'est l'admirable structure de la semence de la Feugere. Lors qu'on regarde avec un microscope, ces petits grains, qui sont sur le dos des feuilles de cette plante, on voit que ce ne sont que plusieurs petites feuilles arrangées ensemble, qui forment une bourse, dans laquelle il y a de petites gousses rondes qui contiennent la semence. Ces graines pourtât sont imperceptibles à la vûe, mais avec l'instrument chaque petite

gousse paroist attachée dans une capsule par un petit pied. Ce pivot ne soutient pas seulement la gousse dans un seul endroit, il fait aussi une couronne tout à l'entour; & ce qui passe l'admiration, c'est que tous les filets de la couronne qui soutiennent la gousse lors qu'elle est en maturité, font tous ressort; la gousse se creve par le milieu, & toutes les semences se répandent pour être semées sur la terre; de manière qu'il faut regarder ces petites gousses comme la main du moissonneur qui sème le grain sur la terre. L'on doit encore remarquer que chaque gousse contient quarante graines. Lesçavant Svammerdam dit aussi, qu'il a plusieurs fois pris de la feugere, & qu'échauffant ses feuilles avec son haleine, il a vu rompre ces petites gousses, & la semence s'échapper avec effort.

Il y a donc dans toutes les semences

est une partie principale & essentielle qui en est le germe, par où la semence se développe. C'est ce germe, ce petit bouton, qui est la véritable semence; c'est lui qui renferme toute la plante, les racines, la tige, les feuilles, les fleurs, &c. Pour vous en convaincre, si vous jetez des graines dans de l'eau, vous verrez qu'elles germeront en très-peu de temps, pourvu que cette partie principale & essentielle, ou ce bouton dans lequel la plante est renfermée, soit entier, car s'il est corrompu, ou qu'on le déchire avec l'ongle ou autrement, le grain se pourrira, & ne produira rien.

Je vous ay fait voir que la semence de la fougère étoit renfermée dans de petites gousses, que toutes ces gousses étoient contenues dans une capsule; que lors qu'elles étoient mûres, elles se crevoient par le ressort

de leurs pedicoles, & que la graine se semoit de tous côtez. Mais une chose qui merite nôtre admiration au sujet de cette semence, c'est l'extrême petitesse que doit avoir cette partie principale de la graine, je veux dire son germe, son bouton. Si nous en croyons Beckins, & avec luy plusieurs autres sçavans Philosophes des plus modernes, cette partie essentielle n'est que la 2800. partie de sa gousse; cependant c'est elle qui renferme toute la plante, non pas seulement en puissance, comme le croyoit l'Antiquité, mais actuellement & formellement, pour user icy des termes de l'Ecole; c'est à dire, que cette partie, quoy qu'infinitement petite, est une véritable plante, qui a sa racine, sa tige, & ses feuilles, comme on le voit avec le Microscope. Non seulement ce fœtus de plante, pour me servir de ce ter-

me , est entierement organisé, mais de mesme que les animaux qui sont encore dans le sein de leurs meres, il a ses membranes qui l'envelopent, & une gélée épaisse qui sert à sa nourriture. De sorte que ce ne sont pas seulement les animaux & les insectes qui sont engendrez d'un œuf, mais encore les plantes, puis que la graine est un veritable œuf, qui a des membranes & des liqueurs, pour servir au developement de la plante.

Tout ce que nous venons de dire fait voir que les plantes ont une structure particuliere dans toutes leurs parois. Veritablement il faut un excellent Microscope pour la bien découvrir ; par exemple, pour voir ces graines de la feugere, ces gouffes, & ce petit pied qui les attache dans le fond de la capsule.

Maintenant si nous nous arrêtons à considerer un peu le dehors des

plantes, & leurs parties externes, je m'assure que nous n'y trouverons pas moins de beauté & d'ornement qu'aux autres parties. Regardons de la semence de pourpier, ou de thym; que la superficie en est belle ! que la fissure des petits grains de la mousse est singulière ! Dans le liège, que de détours ! que de labyrinthes ! Dans l'ortie même quelle admirable structure n'y a-t-il point ? Les petits poils ou les aiguillons des feuilles sont creux comme l'aiguillon des mouches à miel. Il y a à la base de ces petites épines, des vissicales ; & pour peu qu'on les comprime, il en sort une liqueur acre & corrosive, qui est seringuée avec vitesse. C'est cette liqueur qui cause cette demangeaison & cette rougeur, quand on s'est piqué à des orties.

Au reste, ce n'est pas seulement dans les animaux & dans les vege-

tant que l'on a fait plusieurs belles découvertes avec le Microscope ; on en a fait encore beaucoup dans tous les autres mixtes , qui peuvent estre d'une grande utilité pour la Physique. Pour vous le faire voir dans un seul exemple , lors qu'on bat le suz. l'endroit du fer que l'on frappe rudement avec la pierre , se fond en petites gouttes , qui tombent dans l'air ; cette fusion n'est causée que par les parties sulphureuses de la pierre , qui s'enflamment dans le temps du coup. Qu'on regarde avec l'instrument ces petites gouttes de métal , qui tombent d'une pierre à fusil , on les appercevra exactement rondes , & creusées dans le milieu.

Enfin , si nous voulons parcourir les grands progrès que l'on a faits depuis l'usage du Microscope , nous trouverons que nous devons à cet Instrument la pluspart des découvertes

de ce siècle. C'est par luy que nous
connoissons la structure merveilleuse
qu'il y a dans l'organe du Toucher,
dans le foye, dans la rate, le cerveau
&c. Si l'on sçait que la graisse est
une huile figée dans de petits sacs
membraneux; que les poils sont de
veritables plantes qui ont leurs raci-
nes, & de petits vaisseaux pour les
faire croistre; que ce qui sort de la
peau, est une partie inutile, qui de-
meure sans nourriture, de même que
les plumes dans les Oiseaux, c'est au
Microscope que nous sommes redeva-
bles de toutes ces découvertes. C'est
aussi par le moyen de cette merveil-
leuse découverte que Malpighi,
Svammerdam, & plusieurs autres
sçavans Medecins & Philosophes ont
poussé si loin les connoissances qu'ils
avoient, tant dans l'Anatomie des
Plantes, que dans celle des Ani-
maux & des Insectes.

La présence de M. l'Evêque de Châlons n'estant plus nécessaire à la Cour, où sa nomination à l'Archevêché de Paris l'avoit arrêté, ce Prelat en partit le 15. de ce mois pour retourner à Châlons, afin de donner à son Peuple tout le temps qui luy restoit jusqu'à l'arrivée de ses Bulles, & de se trouver à l'Ordination qui devoit se faire aux Quatre temps. Il arriva sur les six heures du soir. Tous les Corps de la Ville estoient dans les Salles de son Palais, & il estoit attendu dans les cours, & à la porte, par une infinité de Peuple qui l'enleva, & fit entendre un petit murmure de joye, & de soupirs, excitez par le plaisir qu'il avoit de le revoir, & par le chagrin que sa perte luy devoit ensuite causer. Ce Prelat montra à

ce Peuple, dont il est tendrement aimé, toute l'affection possible. Il fut ensuite harangué de tous les Corps. Le Chapitre estant le plus considerable, parla le premier, par la bouche d'un de ses Chanoines, en l'absence de son Doyen, & luy dit.

MONSEIGNEUR.

Jamais Diocèse n'a esté ny plus content, ny plus honoré que l'a esté celui de Chalons, par l'avantage qu'il a eu de vous posséder. Les vertus qui rendent un Diocèse l'exemple & le modèle des autres, y regnent, elles y regnent même avec quelque sorte d'éclat. Presque tous les Diocésains se portent au bien par eux mêmes, & s'excitent aux bonnes œuvres les uns les autres. L'éloge de l'Evêché est le plus bel éloge qu'on puisse fai-

ce à l'Evêque, & lors que l'Evêque
 sçait redre l'Evêché bien réglé, alors
 l'Evêché bien réglé, manque (quel-
 que recommandable qu'il soit par
 lay-même) ne manque jamais, & je
 de le rendre, & plus recommanda-
 ble encore, & plus estimé de Dieu
 & des hommes; & c'est, Monsei-
 gneur, ce que vous nous faites éprou-
 ver aujourd'hui en vostre personne,
 & ce qui nous serviroit de quelque
 espèce de consolation si en vous per-
 dant, quelque chose pouvoit nous
 consoler. Mais la Providence juge
 que c'est assez pour nous que le peu
 de temps que nous vous avons pos-
 sédé; & en effet, c'est beaucoup, & je
 pourrois même dire infiniment, si
 nous en sçavons profiter. Elle nous
 place à présent, cette adorable Pro-
 vidence, dans le cœur de la France,
 afin que tout le monde (car Paris
 est

est un monde) afin donc que tout le monde connoisse & profite de vos talens ; que Dieu rend tels aujourd'hui , qu'ils ne sont plus pour une Eglise. Ils ne sont plus pour plusieurs mais ils vont être pour toutes les Eglises en general ; car comme Paris doit être la regle des autres , il est en possession de se faire entendre partout , & vos vertus qui en dériveront bien tost courront encore plus vite chez tous les gens de bien du Royaume. Cette sage Providence, Monseigneur , a donc ordonné vostre translation ; le bien de l'Etat , & même celui de l'Eglise l'ont désiré , l'ont voulu , l'ont exigé de vous , & l'ont enfin obtenue de vous-même , malgré vous-même. Qu'il est beau , qu'il est rare , & qu'il est surprenant de ne monter aux grandes Dignitez qu'avec crainte , & lors que l'on s'y trouve contraint , & que ces postes

Sept. 1695.

H.

sont dangereux puis que les grands
revenus & les grands honneurs qui
y sont attachez , sont bien sou-
vent de plus grands écueils pour
ceux qui les possèdent. Après les
puissans motifs qui vous ont déter-
miné , devrions nous empêcher cette
translation , quelque petite qu'elle
nous cause , & quand même nous
le pourrions , le devrions nous faire ?
Non , il faut , Monseigneur , vous
imiter , & se rendre malgré soy aux
grandes raisons , & aux raisons supe-
rieures que le Roy & vous avez si
sagement examinées. Sa Majesté en
vous y invitant , & Vostre Gran-
deur en y donnant les mains. Que
nous reste t'il donc à faire , après
avoir levé les yeux & le cœur vers le
Ciel , pour obtenir ses graces , &
pour vous , & pour nous ; pour vous,
pour la construction de l'Ouvrage que
vous entreprenez , & pour nous , pour

la conservation de celui que vous avez achevé. Ce qui nous reste donc à faire est de vous demander, Monseigneur, ce que nous vous demandons avec une reverence veritablement filiale & profondement respectueuse, que perdant la qualité de nostre Pere, vous n'en perdiez pas pour nous ny les honneurs, ny l'amour, & que vous vous souveniez dans l'Eglise de Paris, que celle de Chalons doit toujours avoir auprès de vous au dessus d'elle l'avantage d'avoir esté formée la premiere de vos mains; & par vos soins & qu'il est d'une équité naturelle qu'elle ressentir quelque grace de sa primauté, & qu'elle jouisse de quelques droits de son aînesse. & que comme la beauté de nos Eglises que vous avez ornées; le soulagement de nos Pauvres que vous avez procuré; le bon ordre que vous avez établi partout, nous fera souvenir sans

cesse que nous avons eue le Pere le plus
magnifique , le plus charitable , le
plus appliqué , & le plus attentif à
nos besoins & à nostre utilité qui
fut jamais. De même aussi , Mon-
seigneur , que nostre docilité , nos
reconnoissances ; & toutes les ten-
dresses de nostre cœur vous fassent
souvenir que nous n'estions pas indi-
gnes d'avoir un tel pere , & par là
que nous ne le serons jamais d'occuper
quelque place dans sa bienveillance,
qui nous attire dans les rencontres
son entière protection. Voilà , Mon-
seigneur , ce que nous avions à vous
dire, & à vous demander. Nous fai-
sons , prosterner à vos genoux pour
tout le Diocèse , dont le Chapitre est
le premier Corps , protestation qu'il
ne veut , & ne peut avoir d'autre
consolation dans la perte que luy va
causer vostre éloignement que la
grace qu'il vous demande.

Depuis la naissance du Roy , arrivée à Saint Germain en Laye le 5. Septembre 1638. il s'est fait tous les ans à pareil jour une feste solemnelle dans cette Ville , où après les Vespres on prononce un Panegyrique à la louange de Sa Majesté ; & à l'issuë du Salut , on allume en ceremonie un Feu devant le Portail de l'Eglise Paroissiale. Le soir , le Chasteau est illuminé , les Habitans mettent des lanternes à leurs fenestres , font des feux devant leurs maisons, passent toute la nuit en réjouissances & en festins , & font boire les passans à la santé du Roy & de la famille Royale.

Comme on choisit tous les ans un Predicateur de distinction pour cette solemnité , on a prié cette année M. Garçon, Curé de

Saint Landry , Docteur & Syndic de la Faculté de Theologie de Paris. C'est un Sujet d'un merite distingué, qui parle avec autant de ferveur que d'éloquence, & qui a fait paroître son érudition pendant plusieurs Avens & Carêmes qu'il a prêchez à Paris. Le sujet dont il avoit à entretenir ses Auditeurs, estoit fort ample , ayant à parler des grandes actions du Roy, & ses Auditeurs ne pouvoient pas manquer d'estre édifiez, de tant merveil- leuses actions estant publiées par un si docte Pasteur , qui met en pratique toutes les vertus qu'il enseigne. Il prit pour texte ces paroles du 2. verset du 149. Pseaume de David, *Filii Sion exultent in Rege suo*, & fit voir que le Roy a surpassé tous les Rois ses Predecesseurs par sa pieté, par sa

sageſſe, & par ſes glorieuſes conquêtes.

Par ſa pieté, en ce qu'il a détruit ce qui reſtoit d'Hereſie en France, qu'il ne ſouviene la guerre que pour le maintien de la Religion, & qu'il ne s'attache qu'au ſeul mérite pour faire le choix des Prelats. Par ſa ſageſſe, en ce qu'il a entièrement aboli & déraciné les Duels, qui étoient fréquens parmy la Nobleſſe; qu'il a reformé tous les abus qui ſ'étoient gliffés dans l'adminiſtration de la Juſtice, & dans tous les autres Ordres de l'Eſtat, & qu'il a mis le Gouvernement ſur le pied floriffant où nous le voyons. Et par ſes Conquêtes, en ce qu'il a augmenté conſidérablement ſon Royaume, & qu'il a aſſuré la tranquillité de ſes peuples par les bornes qu'il a miſes à ſes Eſtats.

Le Roy & la Reine d'Angleterre assisterent à l'Office, & furent presens à ce Panegyrique, où après le Salut, Sa Majesté Britannique alluma le feu en presence de plusieurs personnes de qualité, & d'une abondance prodigieuse de peuple, qui fit retentir les airs des cris de *Vive le Roy*, & qui sembla redoubler sa joye le reste du soir, & pendant toute la nuit, animé par les louanges du Roy, qu'un si docte & si sage Pasteur venoit de leur faire entendre.

Nous avons perdu ce mois-cy Mre Louis de Beauſſan, ancien President en l'Election de Paris. Il est inhumé à Saint André des Arcs avec ses Ancestres. Il estoit parfaitement bon Juge, & fort éclairé.

Marie Elizabeth Huerne, E.

pouse de Mre Pierre Philippes Levesque, Seigneur de Vaugrigneuse, Conseiller du Roy, Maître ordinaire en sa Chambre des Comptes, est aussi décedée. Elle estoit d'une vertu reconnüe, & vivoit avec beaucoup de pieté, Elle est inhumée à S. Nicolas des Champs. Son Epoux a une parfaite connoissance de l'Histoire. & passe pour un des plus habiles de sa Chambre. Elle estoit Fille de M. Huerne, Auditeur des Comptes, & Sœur de M. Philippes Michel Huerne, Conseiller du Roy, & Maître ordinaire en sa Chambre des Comptes.

Messire Martial Chanut, Prêtre, Abbé d'Yssore, Seigneur de Livry, Conseiller du Roy, Tresorier de France à Riom en Auvergne, Aumônier de la feuë Reine-Mere, & Visiteur Gene-

ral des Carmelites de France, est aussi decedé depuis quelques jours. Il est inhumé en l'Eglise de S. Sauveur. Il a donné au Public plusieurs Ouvrages de Piété, & entre autres la Vie de Ste Therese, la Traduction de ses œuvres de Perfection, & la Traduction Françoisse du Concile de Trente. Il estoit Fils du fameux M. Chanur, Ambassadeur en Suede, dont défunt M. Linage de Vanciennes nous a donné des Memoires tirez de ses Dépêches, auxquelles il a joint les Dépêches de défunt M. Piques, Conseiller en la Cour des Aides, que le Roy nomma pour résider en Suede, pendant le voyage que fit M. Chanur pour assister à la Conference de Lubeck.

Vous me demandez ce que c'est que le Livre intitulé, *Ma*

rhode pour apprendre facilement l'Histoire de la Bible. Ce Livre est d'une grande utilité ; & comme rien ne s'imprime mieux , ny plus aisémēt dans l'esprit que ce qu'on apprend par forme d'Entretien familier , l'on a reduit toute l'Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament en maniere de Catechisme , par demandes & par réponses. Cette methode a beaucoup facilité l'instruction de ceux qui vouloient l'apprendre , & le Public a esté si satisfait de cet Ouvrage , qu'on en a déjà fait trois Editions.

Le même Auteur a composé un autre Livre , qui a pour titre, *Methode pour apprendre facilement l'Histoire des Papes* , contenant ce qui s'est passé de plus considerable dans l'Etat de l'Eglise sous chaque

*Pontife Romain depuis Saint Pierre
jusques à Innocent XII. tenant à
present le S. Siege , avec une Table
Chronologique. On a fait deux E-
ditions de ce Livre, ce qui mar-
que que tous les Ouvrages de
cet Auteur ont un grand succès.
Il vient d'en donner un sous le
nom de Pratiques de Pieté pour
honorer & adorer le Saint Sacrement
de l'Autel, avec des elevations vers
Jesus Christ caché dans l'Eucharistie.
Ces trois Volumes sont de M.
l'Abbé de Fourcroy , Neveu de
M. de Fourcroy , celebre Avo-
cat , & se trouvent chez le
Sieur Brunet , dans la grande
Salle du Palais , à l'Enseigne du
Mercure Galant.*

Le fameux Combat de M. de
la Roche - Hercule , & sa re-
traite dans l'Isle de Ponce, ayant
fait souhaiter à quelques par-

ticuliers de sçavoir à qui appartient cette Isle, ils ont écrit en Italie; afin d'en estre pleinement éclaircis, & voicy la réponse qui leur a esté faite.

L'Isle de Ponce ne dépend pas du Duché de Castro, mais relève par amphiteuse d'une Abbaye, appelée Sainte Marie de Gayette au Royaume de Naples, à laquelle elle paye une rente annuelle de quelques livres de tire, sous peine de dévolution, ou réunion au domaine de l'Abbaye à faute de paiement.

Sous le Pontificat de Paul III. le Petit fils de ce Pape, Octavien Farnese, Fils de Pierre-Louis, ayant esté investi de cette Isle, à la charge de l'améliorer, & de la faire habiter, naquit le differend, sçavoir si cette Isle estoit dépendante du Royaume de Naples, ou plutôt de la Campagne de Rome estant située juste

vis à vis des confins de cette Province, & de la Terre de Labaur, c'est à dire, vis à vis de Terracine, & de Monte Circello. Charles Quint en prétendoit la souveraineté, cōme Roy de Naples; & Paul III. la prétendoit comme dépendante de l'Etat Ecclesiastique; mais il fut accordé entre ces deux Princes, que le Petit fils du Pape, qui estoit devenu dans le mesme temps Gendre de l'Empereur, jouiroit du domaine utile de l'Isle comme investi par l'Abbé; mais que pour le domaine direct & de souveraineté, tout demeureroit en suspence, jusqu'à ce qu'on eust vû s'il appartenoit au Royaume de Naples, ou à l'Etat de l'Eglise: & depuis le Duc de Parme s'est toujours maintenu en cette possession, sans que de differend ait jamais esté décidé.

M. de la Roche Ferrucle ne s'empara point par force de la Tour de

L'Isle, mais il y fut receu sans opposition comme en terre neutre, par le peu de Soldats qui la gardoient pour le Duc de Parme.

Je sçavois bien qu'il estoit impossible que l'Isle de Ponce fust une dépendance du Duché de Castro, nonobstant l'autorité des Auteurs graves qui l'avoient décidé icy : ce qui nous doit apprendre à ne nous guere fier aux Etrangers, sur le détail des pays éloignez, quand mesme ils y auroient voyagé. Je veux écouter tant que je puis les Naturels de chaque pays. Tous mes Auteurs qui traitent du Royaume de Naples, ne font aucune mention de l'Isle de Ponce, entrantant de celles qui dépendent de ce Royaume, & cela me fait croire que le droit des Napolitains est mal fondé : l'Isle pour sa situation doit plutôt estre jugée à Terracine qu'à Gayet-
te.

Il y a une Isle voisine de Ponze , que les Anciens nommoient Pandanires, celebre par l'exil de tant de Personnes illustres. On l'appelle aujourd'uy l'Isle de Sancta Maria. Je croy que c'est à cause du Monastere de Sancta Maria, dont ces Isles dependent.

Le Roy a donné l'Evêché de Limoges à M. l'Abbé de Canisi, Frere de M. le Marquis de Canisi Lieutenant de Roy au Bailliage de Courance. Cet Abbé est Vicaire General du Diocese de Limoux. Son merite répond à sa naissance. Sa Maison est tres ancienne : elle est alliée de celle de Maignon.

M. l'Abbé de Foresta Colongues fut en même temps nommé à l'Evêché d'Apt. Il est Prevost de l'Eglise Cathedralre de Marseille, & Grand Vicaire du mê-

me Diocèse. Il est homme d'esprit & de mérite, & d'une Noblesse distinguée.

L'Evêché de Senez fut donné le même jour au Pere Soanen, Prestre de l'Oratoire; estimé par une infinité de Prédications, où l'éloquence, l'érudition & la piété se sont fait remarquer également. L'Eloge du Roy qu'il prononça lors qu'on fit des Prières publiques dans toutes les Eglises de Paris, pour rendre grâces à Dieu de la santé de ce Prince, est un des plus beaux Ouvrages qu'on puisse voir de cette nature.

M. l'Abbé de Flamanville a esté pourvû de l'Evêché de Perpignan. Il est Frere du Marquis de ce nom, & de feu M. le Comte de Flamanville, qui fut tué à la Bataille de Stafarde. Ces deux

Freres ont servi longtemps dans la Gendarmerie , & s'y sont acquis une grande réputation. M. l'Abbé de Flamanville est d'une piété reconnuë, & d'un zele apostolique , ce qui le fait regarder comme un des plus grands Missionnaires que nous ayons. Il est Grand Vicaire de Chartres.

Le Roy a aussi donné plusieurs Abbayes; sçavoir, celle de S. Riquier en Ponthieu, de l'Ordre de Saint Benoît, Diocèse d'Amiens, à M. l'Archevêque d'Aix, Frere de M. le Marquis de Coñac. Ce Prelat a esté premier Aumônier de Monsieur. L'éloquence & la politesse luy sont naturelles. Il a remis entre les mains du Roy l'Abbaye de S. Taurin d'Evreux, & S. M. en a pourvu M. l'Abbé de Clerambault , Fils du Maréchal de ce nom. Il a beaucoup

d'érudition , & passe pour un tres-habile Chronologiste. Il a esté receu depuis peu à l'Academie Françoise , & je vous en parlay alors plus amplement.

L'Abbaye de Lagny, de l'Ordre de S. Benoist, Diocese de Paris, a esté donnée à M. l'Abbé de la Tremouille de Noirmontier, Auditeur de Rote, Frere de Madame la Duchesse de Bracciano. Son employ , qui demande un homme de merite & d'esprit, & sa naissance le distinguent.

M. l'Abbé de Mailly , Aumônier du Roy , a eu l'Abbaye de Maffy, de l'Ordre de S. Benoist , Diocese de Bourges. Je vous ay déjà parlé de cet Abbé lors qu'il fut nommé Aumônier du Roy. Il est d'une des plus illustres Maisons de Picardie, & Frere de M. le Marquis de Nesle, qui fut tué

au Siege de Philisbourg , & de M. le Comte de Mailly.

Les autres Abbayes qui ont esté données, sont celle d'Abbie, de l'Ordre de S. Benoît, Diocese de la Rochelle, à M. l'Abbé Moreau, Fils de la Nourrice de Monseigneur le Dauphin.

Celle d'Auberive, Ordre de Cisteaux, à M. l'Abbé le Gendre, Fils de M. le Gendre, Maître des Requestes, & cy-devant Secrétaire du Cabinet du Roy. Cet Abbé a beaucoup d'érudition, & est fort estimé.

Celle de Sery, Ordre de Prémontré, Diocese d'Amiens, à M. l'Abbé de Hautefort, Fils de M. le Comte de Montignac, premier Ecuyer de la Reine. Il a plusieurs Freres dans le service, distinguez par leur naissance, par leur valeur, & par leurs grands emplois.

L'Abbaye de Forest moustier,
Ordre de S. Benoist, Diocese d'A-
miens, à M. le Salier de Riācourt,
Grand Vicaire de M. l'Evêque
d'Amiens.

L'Abbaye Nostre Dame de
Bazelle, Ordre de Cisteaux, Dio-
cese de Bourges, à M. l'Abbé Ma-
rion, Bachelier de Sorbonne, Fils
de M. Marion, Sr de Champrole,
qui a depuis quarante six ans le
maniement des deniers des me-
nus Plaisirs de Sa Majesté, ayant
eu la place de M. Forest, son On-
cle, premier Valet de chambre
du Roy. L'Avocat General Ma-
rion estoit de cette Famille, qui
est d'une ancienne Noblesse
d'Auvergne.

L'Abbaye de Nostre Dame
de Vaux en Ornois, Ordre de
Cisteaux, Diocese de Toul, à
M. l'Abbé de Stoppa, Frere du

Major de ce nom , dont le Pere a esté tué à la Bataille de Senef.

Celle de Nisorts ou Benisson Dieu , de l'Ordre de Cisteaux , Diocese de Cominges , à M. l'Abbé Pean , Aumonier de la Petite Ecurie. Cette Abbaye est des plus considerables de la Province de Bigorre , & l'Abbé est President né des Etats. Il y a quinze ans que M. l'Abbé Pean remplir avec exactitude les devoirs de sa Charge. Il a eu l'honneur d'estre nommé pour aller au devant de la Reine d'Angleterre , de luy servir tous les ans depuis ce temps là d'Aumônier toutes les fois que cette Princesse va à Fontainebleau , & de suivre toujours Monseigneur en campagne.

Celle de Lanvaux , Ordre de Cisteaux, Diocese de Langres, à

M. l'Abbé des Champs, Aumônier de madame la Princesse.

Celle de S. Paul de Sens, Ordre de Prémontré, à M. l'Abbé Denise, Chapelain du Roy. Il a souvent eu l'honneur de prêcher devant Sa Majesté. Je vous ay déjà parlé de ses Prédications, & fait connoître son mérite.

L'abbaye de S. George sur Loire, Ordre de S. Augustin, Diocèse d'Angers, à M. l'Abbé de Court, Frere de M. de Court, Secrétaire des Commandemens de Monsieur le Duc du Maine: Cet Abbé est de Bourgogne, & Parent du fameux M. de Saumaïse, estimé de tous les Sçavans.

L'abbaye de Bonlieu, ou Nôtre Dame de Charbôblanc, Diocèse de Bordeaux, Ordre de Cisteraux, à M. l'Abbé Blot, Député du Clergé de la Province de

Languedoc. Il a beaucoup d'esprit & de conduite.

Celle de Valbonne, Ordre de Cisteaux, Diocese de Perpignan, avec le prieuré de Saint Felicien, à M. l'Abbé de Montequiou de Préchacq Frere du maréchal de Camp de ce nom, qui sert dans l'Armée de Catalogne.

L'Abbaye de Nostre Dame de la Realle, Ordre de Saint Augustin, Diocese de Perpignan, a esté donnée pour estre unie à cet Evêché, & M. l'Abbé Chanut a esté nommé à celle de Nostre Dame de la Roche, près de Versailles, de l'Ordre de S. Augustin, Diocese de paris.

Le Roy donna dans la mesme promotion à M. l'Abbé de Valavoire, l'Abbaye de Lure, Ordre de Saint Benoist, Diocese de Sisteron, M le marquis de Valavoire,

re, son pere qui s'estoit distingué à Messine, en qualité de Lieutenant General des Armées du Roy, avoit esté Gouverneur de Valence en Italie, & avoit si bien deffendu cette place assiegée par l'Armée d'Espagne qu'il la contraignit à lever le Siege. Madame la Marquise sa femme, fit des choses surprenantes en cette occasion, en exhortant la Garnison à se bien deffendre.

Le Prieuré du Chasteau de l'Hermitage fut donné le même jour à M. l'Abbé de Boufflers, parent du Mareschal Duc de ce nom, & l'Abbaye de Bondeville Ordre de Cisteaux, Diocèse de Rotien, à la Sœur Morel d'Auligny. Elle est Nièce de M. l'Evêque de Rennes, & Fille de M. le Marquis d'Auligny dont madame d'Auligny la veuve demeure

Sept. 1695.

I.

à Bonne-Fontaine en Anjou. Cette nouvelle Abbessse estoit Religieuse dans le même Convent de Bondeville, où elle s'est tellement fait aimer à cause de son grand mérite, que les Religieuses l'ont demandée au Roy d'un commun consentement, à quoy Sa Majesté; qui ne cherche qu'à récompenser la vertu, a eu pour l'égard qu'elles pouvoient souhaiter.

Le Roy donna en même temps l'abbaye de S. menoux, Ordre de Saint Benoist, Diocese de Bourgos, à madame de la Chaise, Fille de M. le Comte de la Chaise, & Sœur du Marquis de ce nom, qui s'est distingué deffendant la Ville & le Chasteau de Namur. Cette Dame est Niece du Pere de la Chaise. Sa majesté a aussi nommé à l'abbaye de Solieres,

Ordre de Cisteaux, Diocese de Liege, Madame Dumefnil, à l'Abbaye Reguliere de S. Pierre de Campredon, Ordre de Saint Benoist, Diocese de Gironne, Dom Poudroux, ci-devant nommé à l'Abbaye de Saint Genis.

Il paroist depuis peu une Carte d'Echelles Geographiques de France, où sont les Evêchez, Archevêchez, Parlemens, Ports de mer, Villes fortes, ainsi que les Capitales des Provinces; celles des Frontieres des pays voisins; y sont exactement marquées, & ont esté tirées des Cartes les plus nouvelles, & des meilleurs Auteurs. Cette Carte fait connoître combien il y a de lieues d'une Ville à une autre. On y trouve une explication qui fait connoître la situation & le pays de chaque Ville, Elle a esté

gravée par M. Roussel , & se vend chez luy , au bas de la rue Saint Jacques , à la Fontaine.

Vous me demandez la cargaison des Vaisseaux le Seymour , & le Prince de Danemarck , qui retournoient des Indes Orientales, & qui ont esté pris par M. le Marquis de Nesmond. Je n'ay encore pu en estre entièrement informé ; cependant je ne laisseray pas de vous mander ce que j'en ay appris.

On y a trouvé six mille quai-fes de Salpêtre , pesant chacune cent cinquante livres.

Quinze cens balots de Mousseline.

Huit mille balots d'étoffe.

Trente six quai-fes de porcelaines.

Vingt quai-fes de bois rouge.

Vingt quaiſſes de Laque.

Un ſachet de Diamans, parmy
leſquels il y en'a trente-neuf fort
gros. On dit qu'ils ſont de qua-
rante carrats chacun.

Diverſes marchandises à fond
de calle, appartenant à l'Equi-
page. On aſſure qu'elles ont cou-
té aux Indes vingt-deux mille
livres ſterlin.

Nos conquêtes continuelles
en Catalogne depuis l'ouverture
de la guerre preſente, ayant fort
chagriné & inquiété les Eſpa-
gnols, ils reſolurent de faire des
efforts extraordinaires, pour
reprendre pendant la Campagne
derniere, toutes les Villes dont
nous nous ſommes emparez. On
fit pour y réuſſir de grands ef-
forts pour lever des Troupes
dans toute l'Eſpagne; & toutes
les Provinces, ou plûtôt tous

les Royaumes de cet Etat , puis que la pluspart portent ce titre, en ont fourny. On crut devoir changer le Gouverneur general de la Catalogne , pour en donner un plus expérimenté dans le métier de la guerre , & l'on crut que M. de Castanaga ayant esté Mestre de Camp general de la Cavalerie en Flandre , & Gouverneur general des Pays bas , rétabliroit les affaires , & sur cet espoir il y eut ordre de bloquer Castel-follic & Ostaltic , & de les serrer de si près , que rien ne püst entrer dans aucune de ces Places. Cependant à peine l'Armée de France parut elle en campagne , que tous ces beaux projets parurent évanouis & que les Troupes qui faisoient le Blocus furent obligées de se retirer , ce qu'elles ne firent pas sans beaucoup



de perte. Je vous ay envoyé le détail de ce qui s'est passé dans ces deux occasions. M. le Marquis d'Aubeterre, qui après s'estre distingué à ces expéditions estoit retourné à Colioure dont il est Gouverneur, en repartit le 17. Aoust, pour revenir joindre Monsieur de Vendôme à l'Armée, qui estoit alors à la veüe des Ennemis auprès de Palamos. Il ne fit que trois jours de marche avec le Regiment de Curlandon, quatre ou cinq Compagnies de miquelets, & un Regiment des Troupes de son Gouvernement. Son arrivée donna de la joye à cause du secours qu'il amenoit; mais Monsieur de Vendôme trouva les Ennemis si bien postez, & tellement retranchez, qu'il luy fut impossible de les attaquer. Ce

Prince après avoir demeuré en
 presence à la portée du mous-
 quet pendant vingt quatre heu-
 res, sans eau & sans fourage,
 fut obligé de se retirer, pressé
 par les Officiers généraux : ce
 qu'il executa le 22. & alla cam-
 per à Palo, où M. d'Aubeterre
 prit congé de luy pour se retirer
 dans son Gouvernement. pen-
 dant que les deux Armées fu-
 rent en presence, il y eut divers
 escarmouches, dans lesquels les
 Troupes du Roy eurent toujours
 l'avantage.

Le même M. d'Aubeterre
 s'estant apperçû en conduisant
 un Convoy considerable, qu'un
 détachement de Figuières, qui
 devoit faciliter le passage pour
 l'Armée à M. le Comte de
 Mailly, avoit esté forcé par trois
 cens Miquelets, laissa son In-

fanterie seule à la conduite de M. Vivens, pour garder le Convoÿ, & alla les attaquer avec 40. Cavaliers & trois cens Fusiliers & délivra les Troupes qui composoient ce détachement, ayant poussé les Miquelets avec tant de vigueur, qu'il les chassa jusques au haut des montagnes presque inaccessibles.

Enfin l'Amiral Russel après s'être fait attendre pendant trois ou quatre mois, parut une seconde fois sur les costes de Catalogne, sans contribuer à de plus grandes expéditions que la première. Cependant les Troupes & le Peuple témoignerent beaucoup de joye, & crurent que cette fois le país alloit estre delivré des Troupes de France, & l'Amiral tant attendu ayant débarqué quatre à cinq mille hommes, le

Siege de Palamos fut resolu, & commencé. Cependant Monsieur de Vendôme, qui estoit posté à portée d'inquieter les Ennemis pendant ce Siege, & même de les attaquer, fit beaucoup de marches autour d'eux, tambour battant, ce qui leur donna de terribles inquiétudes, croyant toujours qu'il marchoit pour les attaquer. Ils commencerent par jeter deux mille cinq cens bombes dans la Ville avec dix Galiores, & ils ouvrirent la Tranchée le même jour. Monsieur de Vendôme, qui avoit toujours des partis sur leur Armée, fit publier dans leur Camp, que la Flote du Roy armée à Toulon, alloit mettre à la voile. Ce Prince fit même tomber des Billets entre les mains des Espagnols, qui paroissoient écrits à

M. de Nanclas, Gouverneur de Palamos, par lesquels il luy mandoit qu'il pouvoit compter seulement sur les secours de l'Armée Navale du Roy, qui feroit voile avant le commencement de Septembre. L'Amiral Russel apprit en même temps par une Barque de Pescheurs prise par une Felouque Napolitaine sur les costes de Provence, que l'on travailloit avec tant de diligence à l'armement des Vaisseaux du Roy à Toulon, qu'ils devoient incessamment se mettre à la mer pour le venir combattre. Enfin les Ennemis, tant par la crainte de cette Flote, que parce qu'ils voyoient Monsieur de Vendôme toujours prêt à tomber sur eux, & à profiter de la moindre conjoncture heureuse pour les attaquer, leverent le Siege la nuit

du 25. au 26. d'Aoust, après quatre jours de tranchée ouverte. L'Amiral Ruffel fit rembarquer les Troupes de la Marine qu'il avoit fait mettre à terre, & les Ennemis decamperent sans tambour ny trompette, & avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent une bonne partie de leurs outils & de leur poudre, & que M. le Chevalier de Courcelles, que Monsieur de Vandôme avoit détaché pour les suivre avec cinq cens Chevaux & Dragons, ne put les joindre. Ils se retirèrent dans la Vallée d'Ano, d'où ils estoient partis le jour qu'ils investirent Palamos.

On a sçû depuis qu'il y avoit eu un grand démêlé entre le Marquis de Castanaga & l'Amiral Ruffel, à l'occasion de la retraite de cet Amiral. M. de Casta-

naga se plaindre du Prince d'Orange, & du peu d'égards qu'il avoit pour l'Empereur & pour le Roy d'Espagne. Ruffel fit connoître que le Prince d'Orange, comme Chef de la Ligue, se tenoit au dessus de ces Princes, ce qui irrita tellement M. de Castanaga qu'ils eurent ensemble de grosses paroles.

Depuis la levée du Siege de Palamos la desertion est si grande parmy les Troupes d'Espagne, que l'on écrit du Camp des Ennemis que la moitié de l'Armée est obligée de garder l'autre moitié. On ajoute que si après la levée de ce Siege M. de Castanaga avoit esté à Barcelonne, il y auroit eu quelque sedition, tant les Peuples estoient irritez contre luy. Il avoit tiré des subsides extraor-

dinaires de tout le pays , & leur avoit promis que dès que Russel seroit arrivé , il reprendroit Palamos , Roses , & Gironne. De maniere que le chagrin d'avoir donné leur argent mal à propos , & d'avoir esté trompez les met au desespoir. Le zele des Miquelets est tombé , & l'ancienne affection qu'ils ont eüe pour la France , commence à renaître.

Nostre Armée est dans de bons quartiers de rafraîchissement , il y a peu de malades , & comme le bruit court qu'il y a des Troupes en marche pour la joindre , les Espagnols sont dans une apprehension continuelle qu'elle n'entreprenne quelque Siege avant la fin de la Campagne.

La desertion est aussi fort grande parmy les Troupes des

Alliez en Piémont , & depuis, l'Amnistie que le Roy a accordé avec la liberté de prendre party dans les Regimens que les Deserteurs voudroient choisir , il en est revenu jusques à quatre vingt à la fois , qui ont pris party dans le nouveau Regiment de M. Poulle.

Monsieur de Savoye a envoyé à Madrid le Comte de Vernon , pour demander au Roy d'Espagne le Gouvernemen^t perpetual du Milanois de mesme que celui de Flandre a esté donné à Monsieur de Baviere. Il y a peu d'apparence qu'il l'obtienne , & ceux qui souhaitent la continuation de la guerre , craignent que le refus n'excite quelque démelle entre ces puissances.

Le Marquis de Leganez &

Milord Gallovay pressent Son Altesse Royale par ordre de leurs Maistres d'entreprendre quelque chose avant la fin de la Campagne, & comme il est trop tard pour attaquer quelque Place, ils ont proposé le bombardement de Pignerol, à quoy ce Prince s'est fortement opposé, disant que c'estoit une dépense sans utilité, lorsqu'en ne vouloit pas en faire le Siege. Cependant le Marquis de Leganez croyant que la dépense empeschoit M. de Savoye d'y consentir, dit qu'il avoit ordre de la faire toute entière pour l'Empereur, & pour le Roy d'Espagne, & envoya charger des Mörriers & des Bombes à Pavie. Son Altesse Royale à neanmoins continué de s'opposer à ce bombardement, alleguant qu'il ne fait pas

grand effet dans une Place de guerre , sur tout quand en ayant esté menacée , elle s'est précautionnée contre le desordre que les bombes pourroient causer.

Depuis la grande & longue maladie que M. de Savoye eut y a quelques années , ce Prince n'a point jouï d'une santé parfaite. Il ne se passe point d'année qu'il n'ait la fièvre à deux ou trois reprises , & depuis deux mois , il en a esté attaqué plusieurs fois , & c'est encore une des raisons qui l'ont obligé à ne point consentir au bombardement de Pignerol , Son Altesse Royale ne voulant point que ses Troupes agissent sans luy.

Vous me demandez ce que c'est que la Foire de Besons, dont vous n'avez jamais ouï parler ,

& qui a donné lieu à la Comédie qui a esté faite sous ce titre. Il y a eu de temps immemorial une Foire au Village de Be-
 sons , au commencement du
 mois de Septembre. Cette Foire
 estoit peu cennuë à Paris , &
 la plupart des Bourgeois qui
 avoient des maisons , dans les
 Villages des environs , & de la
 Noblesse des lieux circonvoi-
 sins s'y trouvoient seulement ,
 & le menu Peuple s'y divertis-
 soit à peu près comme l'on fait
 à la Foire de Vaugirard. Depuis
 quelques années les Assemblées
 y ont augmenté tous les ans ,
 quelques Danseurs de l'Opera ,
 s'y estant trouvez avec de leurs
 Amis & s'y étant divertis à dan-
 ser & à faire danser l'Assem-
 blée. Ils y revinrent les an-
 nées suivantes avec une plus
 grosse compagnie , & quan-

rité de leurs écoliers, en sorte qu'il se fit une espece de bal fort réjouissant. La plupart y ayant esté masquez, & depuis trois ou quatre années, les Assemblées y ont tellement crû que la confusion y a toujours fait naître quelque desordre divertissant. Ce qui a donné lieu à faire une espece de Comedie vaudeville, & comme rien n'est plus couru que ces sortes d'ouvrages, & que cette Comedie s'est trouvée tres-agreable, & tres-enjouée, on y a esté en foule. Tout a concouru à son grand succès, l'agrément de la Picce, le plaisir d'y voir deux jeunes Demoiselles, Filles de l'Auteur, qui sçachant mieux qu'un autre ce qui leur convient, a si heureusement réüssi, dans la distribution de ces Personnages, que

ces deux jeunes Demoiselles sont devenuës dans cette Piece, le charme de tout Paris. Les airs qui ont esté faits par M. de Gilliers, & les Balets par M. de la Montagne, ont extrêmement plu. Il y a long-temps qu'ils ont l'un & l'autre beaucoup de réputation pour ces sortes d'ouvrages. Il n'y a pas jusques à la décoration qui n'ait fait beaucoup de plaisir à voir. Elle représente la Foire de Besons. Elle est de M. Joachim Peintre Italien, qui a un talent tout particulier pour ces sortes d'ouvrages, où il réussit parfaitement bien.

L'Enigme du dernier mois estoit sur la toile d'un Tableau, appelée *Toile d'attente*, quand le Peintre n'y la point encore travaillé. Voicy les noms de ceux qui l'ont devinée : Mrs le Che-

valier de Beauregard, Ponenard de la Roché Jabac ; rue Saint Mederic ; Bonart, rue S. Louis ; Marcel, rue Quinquempoix ; l'aventurier de la rue du Bouloy ; Gy, Contrôleur du second Poids à la Romaine de Rouën. L'Enjouée petite Poulette de la rue de Richelieu ; la belle Polonoise la spirituelle Manon du Carrefour Benoist ; la belle Clémence de la rue Saint Honoré ; la Coquette de la place royale ; la spirituelle M. de la poterie, de la rue de Grenelle.

L'Enigme que je vous envoie vous donnera beaucoup d'exercice ; cependant elle paroîtra très-juste à ceux qui en trouveront le sens.

ENIGME.

Ma naissance est particulière,

Je ne suis point fils de l'Amour,
Je suis sans mere, & tiens le jour
Du seul ouvrage de mon pere.



Rien n'égalé jamais mon lustre,
Et j'ay pourtant tant de renom,
Que lors qu'on sçait un homme il-
lustre,

On luy donne aussi-tost mon nom.



On me prise sans me connoistre,
On me connoist sans m'avoir vû,
Je suis pourtant si peu connu
Qu'on doute même de mon estre.

Je vous envoie des paroles
dont l'Air vous doit paroître a-
greable.

J.

nant

s son

ardent



lmut

it de

& que

Dinan

n'étoient écrites que sur le rapport des Deserteurs de l'Armée des Alliez, qui venoient s'y rendre, & que d'ailleurs les Rela-

M

Je ne s

Je sui

De

On luy

On m

On me

Je suis

Qu'on a

Je vous envoie des paroles
dont l'Air vous doit paroître a-
greable.

AIR NOUVEAU.

JE ne voy rien de plus charmant
 Que la jeune *Amarante*,
 Elle a l'esprit fort engageant
 Et l'ame bien-faisante.

Je voudrois qu'Amour dans son
 cœur,

Neust enfin donné place;
 Mais jusqu'à présent mon ardent
 N'a sçu fondre sa glace.

Comme on n'a point eu de
 véritables nouvelles de ce qui
 s'est passé au Siege de Namur,
 tant que les Ennemis ont de-
 meuré devant cette Place, & que
 la plupart des Lettres de Dinan
 n'estoient écrites que sur le rap-
 port des Deserteurs de l'Armée
 des Alliez, qui venoient s'y ren-
 dre, & que d'ailleurs les Rela-

tions des Ennemis sont suspectes j'espere vous donner au premier jour un Journal exact & fidelle, tant du Siege de la Ville que de celui du Chasteau, qui vous apprendra des choses curieuses & surprenantes, dont vous n'avez point encore ouïy parler : Cependant je croy que ce qui suit doit vous donner de la joye, si vous y faites quelques reflexions.

Quoyque le Prince d'Orange fasse publier dans les Cours des Alliez, que la prise de Namur luy donnera moyen de faire d'autres Conquestes, & mesme de passer en France, il est constant qu'il abuse les peuples chez qui il fait repandre ces bruits là, afin de les engager à supporter plus patiemment tout ce que leur fait souffrir la continuation de la guerre

guerre dont ils font accablez. Les Ennemis ont fait le Siege de Namur, parce que c'estoit la seule place que la situation des lieux leur permettoit d'attaquer, leurs munitions de guerre & de bouche pouvant y estre conduites par eau, & estre tirées de leurs Places, & les environs de cette Ville-là estant inaccessibles. Comme ils ne peuvent plus trouver ces avantages pour faire un autre Siege, il leur sera desormais impossible d'attaquer aucune Place de consequence; & tous les revenus des Alliez ne suffiroient pas, pour la dépense des charois qui seroient necessaires pour voiturer devant une autre Place autant de provisions qu'il en est venu par eau à Namur. Quant à la situation, comment pourroient ils se deffendre dans

Sept. 1695.

K

un pays ouvert d'estre attaquez
 dās leurs lignes, par des Troupes
 aussi belliqueuses que celles de
 France, qui ne manquant jamais
 de battre leurs Ennemis, quand
 ils peuvent les joindre; ou
 tre que les Alliez ne trouve-
 roient pas toujours un terrain fa-
 vorable pour faire retrancher
 des Troupes hors de leur Camp.
 Il n'y a point de Place où ils en
 pussent laisser un aussi petit nom-
 bre que devant le Chasteau de
 Namur: de sorte que ne pou-
 vant faire sortir des Troupes de
 leurs lignes, & qu'étant d'une
 grande étendue, il y auroit une
 grande facilité à les battre. J'ose
 même assurer que cela arrive-
 roit, puisqu'il y a peu d'exemples
 qu'on ait attaque des lignes sans
 les forcer; ainsi ceux qui cro-
 yent que parce que les Enne-

mis ont pris Namur ils peuvent se rendre maîtres d'autres Places de cette consequence-là se trompent grossièrement. Ils ne doivent pas non plus apprehender par la même raison que les Ennemis puissent pénétrer en France. Quand nous n'aurions point de Places assez fortes pour les arrester, nous avons de bonnes Armées pour leur opposer ; c'est plus qu'il n'est nécessaire. Ils n'oseroient nous attaquer en pleine Campagne , & s'ils l'entreprenoient la guerre seroit bien tost finie à leur confusion. Ils peuvent se présenter , nous ne nous sommes jamais retranchés devant eux , & ils ont fait des retranchemens par tout où ils se sont trouvez , dès qu'ils nous ont vû approcher. D'ailleurs n'avons-nous pas plus de

facilité d'entrer chez eux, qu'ils
 n'ont de pénétrer chez nous, ils
 ne peuvent venir que par un seul
 endroit assez serré, & qui n'est
 pas même sans Forteresse, & nos
 grandes Conquestes nous ont
 ouvert tout leur pays. Pourquoi
 donc ne pas dire que nous pou-
 vons aussi entrer chez eux; la
 chose n'est elle pas reciproque,
 & n'avons nous pas même plus
 d'étendue pour y entrer? De-
 meurerions nous dans l'inaction,
 tandis qu'ils agiroient pour en-
 trer en France? Mais pourquoi
 l'apprehender, ont ils seulement
 osé le tenter pendant que Na-
 mur estoit entre leurs mains?
 Nous avons une Place de moins,
 depuis que les Ennemis nous ont
 repris cette Place, mais nous
 n'avons rien perdu, puis qu'elle
 n'étoit pas à nous. Nous avons

triomphé pendant huit années de toutes les manières , & nous avons presentement une de nos Conquestes de moins , qu'il auroit peut-estre mieux valu pour leurs affaires, qu'ils n'eussent pas attaquée , tant ils l'ont payée chèrement. Dans le temps que nous emportions leurs Places avec peu de perte , le Prince d'Orange prenoit le soin de faire publier que nous ne pouvions rien faire de plus avantageux pour la Ligue, que nos Conquestes nous ruinoient , & qu'elles nous mettroient si bas , que nous serions obligez de faire la Paix aux conditions qu'il leur plairoit de nous imposer. Nous pourrions leur dire la mesme chose à present mais avec beaucoup plus de raison , puisque nous n'affoiblissions pas nos Troupes en pre-

nant des Places, comme ils viennent de faire en se rendant maîtres de Namur. Il y a une remarque à faire là dessus, qui prouve ce que j'avance. Toutes les fois que nous leur avons pris des Places, ils se sont plains du peu de valeur de leurs Garnisons, & de la lâcheté de leurs Gouverneurs. Nous en venons de perdre une, on n'entend parler que de récompenses, & depuis le Chef, jusques au dernier Soldat, tout est comblé ou de bienfaits, ou de louanges. Le Prince d'Orange, luy-mesme, demeuré d'accord que l'on ne peut trop les récompenser, puisqu'il n'a pu voir sortir la Garnison sans louer sa valeur, & sans dire que si ces Troupes estoient à luy, il les récompenseroit, & feroit Officiers la plupart des Soldats. Ce que

j'avance est véritable, je ne fais rien dire à ce Prince, qui ne soit fort de sa bouche; & cōme c'est un fait public, qu'après la prise de Namur par le Roy, le Prince de Barbançon, qui en estoit Gouverneur, fut accusé de s'estre mal deffendu, il demeure constant que cette Place nous a peu coûté quand le Roy en a fait la Conquête, & que les Alliez y ont fait des pertes infinies en la reprenant. Les louanges données à nostre Garnison, & le procez intenté contre le Prince de Barbançon, en font foy. Ainsi, si les conquêtes qui coustent cher, selon ce qu'ont tousjours fait au les Alliez, ruinent ceux qui les font, ils le doivent estre davantage par la prise de Namur, que nous ne l'avons esté en faisant des Con-

queltes sur eux, & cet essay leur doit ôter l'envie d'en faire sur nous. Je vous en feray demeurer d'accord le mois prochain ; en vous envoyant un détail de nostre Campagne, & un de celle des Alliez, & quand vous aurez tout mis dans la balance, vous verrez qu'elle leur coûte beaucoup plus qu'à nous, & que si l'on vous donnoit le choix, vous aimeriez beaucoup mieux avoir fait nostre Campagne que la leur bien qu'elle paroisse briller davantage.

Quoy que je ne deusse vous parler qu'à la fin du Journal que je vous ay promis, du manque de parole du Prince d'Orange, en faisant attester M. de Boufflers, je ne scaurois m'empêcher de vous en toucher icy quelque chose : mais je dois vous dire

avant cela qu'on a sceu que ce Prince demanda à M. de Baviere de ses Gardes pour le faire attester, ce que M. de Baviere luy refusa. Ce Prince eut raison, puis que le manque de parole seroit tombé sur luy aux yeux de toute l'Europe : ainsi l'adresse ordinaire du Prince d'Orange ne luy réussit pas en cette occasion. Quand M. de Boufflers eut salué M. de Baviere en sortant du Chasteau de Namur, & qu'il en fut un peu éloigné, il fut abordé par M. Dikvel, qui luy fit un compliment fort embarrassé ; auquel M. de Boufflers ne put rien comprendre. Il le pria de passer à costé. Le Comte de Bunting, autrement Milord Portland, Favory du Prince d'Orange, vint ensuite. Il n'estoit pas moins interdit que M. Dikvel.

M. de Boufflers leur dit avec une fermeté aussi heroïque que sage, *En veut-on à la gloire du Roy ? en veut-on à ma personne ? expliquez vous. La partie n'est pas égale.* Le Lieutenant des Gardes Hollandoises du Prince d'Orange, nommé Létang, parut après ces Messieurs avec quelques Gardes qui entourerent M. de Boufflers. Ce Maréchal luy dit, *qu'il estoit surpris que le Prince d'Orange fust si peu jaloux de sa parole, & que cette action ne tourneroit pas à sa gloire.* Dans l'instant que le bruit de sa détention fut répandu, une fureur si grande saisit toute la Garnison, qu'elle parut prestee de charger les Ennemis ; mais M. de Boufflers imposa hautement silence à tous ces braves, & leur dit, *qu'il estoit plus des interets du Roy de conserver ses Trou-*

pes, que de les sacrifier pour son service. Il fut conduit à Mastric, comme vous avez sçeu, où il a esté traité en Maréchal de France. Les Troupes, qui par honneur seulement gardoient son logis, ayant montré la garde Enseignes déployées, & ce Maréchal ayant toujours donné le mot, Il y a tenu une grosse table tant qu'il a demeuré à Mastric, où il a fait paroistre une fermeté toute remplie d'honnestetez, & beaucoup de magnificence. Ayant eu permission de revenir en France, il fut escorté jusques à Dinan par un gros Corps de Dragons. Il donna une épée d'argent à chaque Officier de l'escorte, & fit distribuer une somme considerable aux Dragons, qui eurent chacun deux Louis d'or.

Nostre Armée de Flandre est

au Camp de Leuze, dont les Ennemis sont fort consternezz, parce qu'elle y vit aux dépens du Pais, & qu'elle les empêche de se mettre en quartier de rafraîchissement, dont ils ont un grand besoin. Nos Troupes d'Allemagne quoy qu'en deça du Rhin, ne laissent pas de vivre aussi aux dépens des Ennemis. Elles ont desolé le territoire de Mayence, & tiré beaucoup de contributions.

Les Lettres de Constantinople parlent du nouveau Sultan, cōme d'un Prince qui fait concevoir de grandes esperances à tout l'Empire Othoman. La premiere fois qu'il parut sous les Tentres avant son départ, il fit étrangler en sa presence le dernier Grand Visir. Il risquoit l'Empire s'il eust esté plus modéré. Ce Visir estoit de la faction du dernier Grand

Seigneur, dont il vouloit faire regner les Enfans, que l'on peut dire encore au berceau. Il est aisé de juger que cela auroit causé d'assez grands mouvemens pour perdre l'Empire Othoman dans la situation où il se trouve. Après cette exécution il continua à avoir la mesme fermeté, en disant aux Troupes, *qu'il n'estoit point en estat de leur faire distribuer les sommes que les nouveaux Sultans ont accoutumé de leur donner ; qu'il ne refusoit pas de leur faire ce present ; qu'il estoit prest de marcher à leur teyle pour aller le chercher ; & qu'ils n'avoient qu'à le suivre.* Il dit en mesme temps aux principaux Officiers de son Armée, *qu'il n'estoit pas besoin d'avoir de grands équipages pour embarrasser l'Armée, & qu'il montreroit l'exemple.* Il ajouta, *que le nombre des mets de-*

voit aussi estre tranquille, & que pour
luy il se contenteroit d'un potage de
ris le matin, & d'un le soir. Il joint
à cene fermeté & à ces regle-
mens beaucoup de politique.
Dés qu'il fut arrivé à Sophie, il
fit publier qu'il y resteroit avec
la Sultane sa mere. Les Impé-
riaux ajoutèrent foy à ce bruit-
là, & le Grand Seigneur étoit à
Belgrade, qu'ils le croyoient en-
core à Sophie. Il les vient encore
de tromper, pour leur cacher sa
marche du costé de la Transilva-
nie, en leur opposant un grand
Corps de Cavalerie, qui leur fai-
soit croire que son Armée estoit
tranquille pendant qu'elle avan-
çoit toujours sa marche.

Le Roy partit le 22. de ce mois en
parfaite santé, pour aller passer une par-
tie de l'Automne à Fontainebleau. La
Cour d'Angleterre s'y rendit le 28. &
doit y demeurer quinze jours. Il y aura

Chasse, Comedie, & Appartement, pendant tout le séjour que Sa Majesté y fera. Je suis, Madame, vostre, &c,

A Paris, ce 31. Septembre 1698.

A V I S.

On a proposé dans le Mercure de Juillet des Sonnets à faire à la gloire de Madame la Princesse de Conty Doüairiere, sur les derniers Bouts-rimez des Lanternistes, qui se trouvent aussi dans les Mercures suivans, mais on n'a pas songé à marquer comment les Auteurs se feront connoître. Outre les Sonnets qui seront apportez au Palais, chez le sieur Brunet Libraire, chacun luy donnera un billet cacheté, dans lequel son nom sera écrit, & sur ce billet sera aussi écrit le premier Vers du Sonnet. Il faut y joindre un envoÿ, & il suffira que tous les Sonnets soient envoyez dans le quinzième jour de Novembre prochain. On delivrera le Prix peu de temps après.



